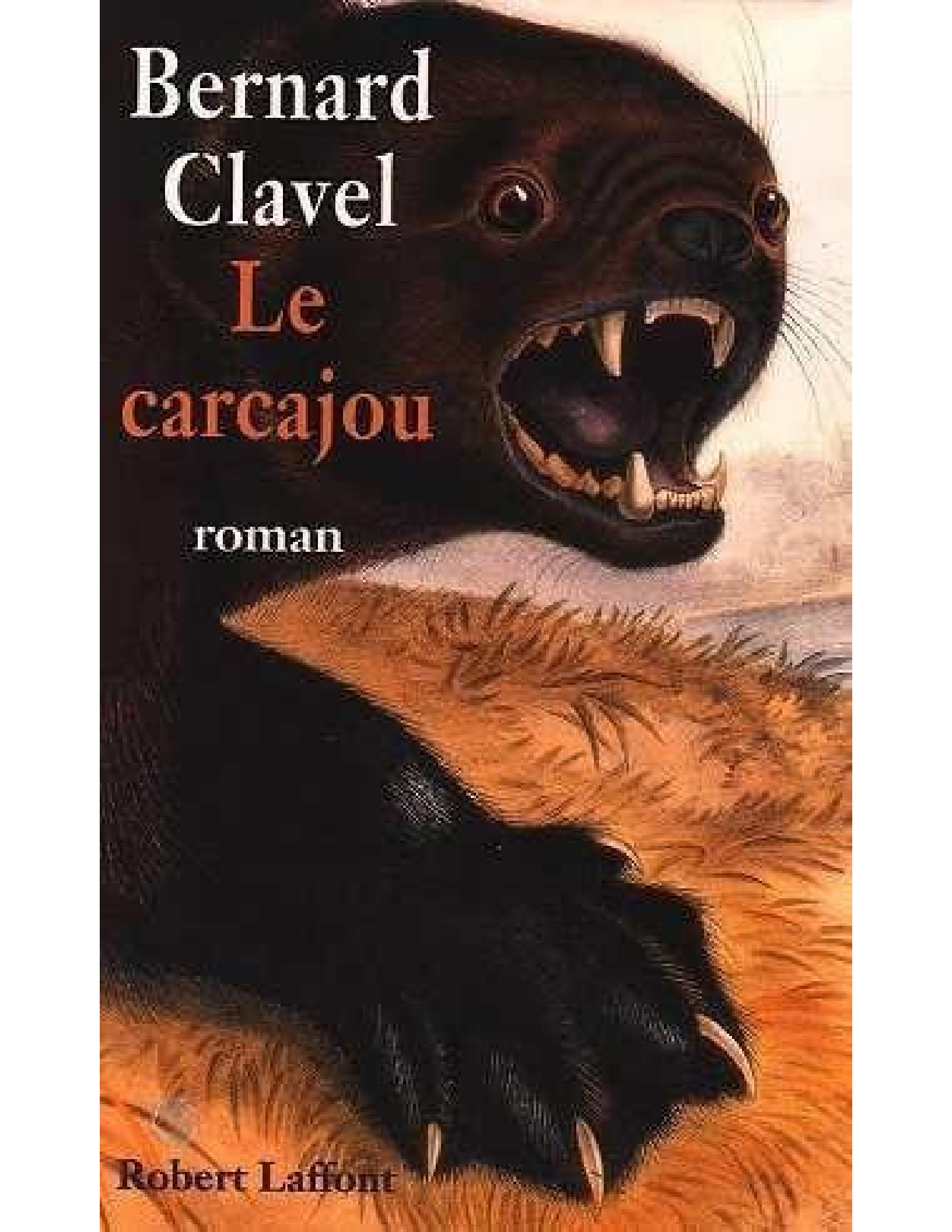


The background of the book cover is a detailed illustration. The upper half features a close-up of a caracal's head, showing its dark fur, large eyes, and a wide-open mouth revealing sharp canine teeth and a row of smaller incisors. The lower half shows a large, dark-furred paw with prominent claws, resting on a textured, orange-brown surface that resembles dry grass or fur.

**Bernard
Clavel**

**Le
carcajou**

roman

Robert Laffont

Bernard Clavel

Le Carcajou

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Alfred de Vigny

À Jacques Chapus, avec mon amitié.

PREMIÈRE PARTIE

Makwa

La forêt, c'est encore un peu du paradis perdu.

Marcel Aymé

Mooz écarte la peau d'orignal qui ferme l'entrée du wigwam. Il coule un regard rapide vers l'extérieur. Long crissement gris, l'aube n'est qu'un regret de la nuit. Un torrent vertigineux de neige très fine dont on ne saurait dire si c'est au ciel ou à la terre que l'arrachent les griffes du nordet.

— Ferme donc ! lance Papigan, tu nous ferais geler pour regarder quoi ?

Mooz laisse retomber la lourde portière de cuir, l'attache sans hâte, puis se tourne vers les autres.

— Vous voyez, je l'ai annoncé hier. Je ne me suis pas trompé : une belle poudrerie !

Sans cesser de s'occuper du feu qu'elle vient de ranimer, Papigan hausse ses épaules osseuses.

— Personne ne t'a dit le contraire !

— J'ai toujours senti le temps mieux que les autres. C'est toujours moi qui annonce le premier... Toujours moi...

Mooz est interrompu par le rire des deux femmes, et c'est Nika qui parle :

— Bien sûr, tu es le seul à jaser autant. Tu es quatre fois plus gros que le plus gros. Tu manges comme huit et tu parles comme tout un village !

Mooz se met à rire avec elles. D'un gros rire profond et lourd qui lui ressemble. Un rire qui remue de la rocaille en secouant son ventre et son énorme poitrine sous un épais tricot de laine. Ce tricot a dû être bleu mais porte une multitude de reprises bariolées.

Waboos, qui est resté accroupi en retrait, attend que revienne le silence avant de constater d'une voix douce :

— Tu as tort de rigoler comme ça, Nika. Hier, tu as parlé de dresser juste un matchegin. Nous serions bien, si on t'avait écoutée. Sûr que nous aurions chaud.

— J'en ai parlé, c'est vrai. Mais c'était au moins deux heures avant la nuit.

— Tu en as parlé, intervient Mooz, ça prouve que tu ne voulais pas croire à la tempête que je vous avais annoncée.

Nika est la femme de Waboos, elle est ronde et dodue comme l'outarde dont elle porte le nom. Ça ne la gêne pas qu'on dise qu'elle n'est guère plus rusée qu'une oie. Elle accepte tout avec un sourire qui reste presque en permanence accroché à sa face de lune. Pour beaucoup, ce qui est dans sa tête est aussi rond que sa tête. Elle dit tout de même, pour ne pas avoir l'air de céder trop vite devant un homme :

— Un bon matchegin bien dressé à contrevent, c'est pas si mal. On peut tenir par une forte poudrerie. On en a vu d'autres, et on n'en est pas morts. Mon père les faisait mieux que personne. Il m'a appris.

Mooz hausse les épaules et grogne :

— Nous avons tous appris à dresser un bon matchegin. Nous l'avons appris de nos pères.

Papigan est en train d'enfiler du bois dans le petit fourneau en tôle qui se trouve au centre de leur tente. Elle se redresse et, assise sur les talons, relève de sa main maigre une mèche de cheveux. Son

visage décharné luit, comme huilé. Ses pommettes sont très saillantes sous de petits yeux aux prunelles noires. Elle est aussi anguleuse que Nika est ronde. Elle dit de cette voix aigre qui lui a valu son nom de flûte :

— N’empêche que des temps pareils, c’est pas fait pour mettre des gens de notre âge dans le bois. Je serais mieux devant ma télévision.

Waboos n’a encore presque rien dit. Il est assis à la place où il a dormi, sur le lit de branchages et de peaux de lièvres. Sans élever le ton, mais d’une voix ferme, il lance :

— Ta télévision, je ne veux plus en entendre parler !

— Il a raison, fait Mooz. C’est tout juste bon à te faire acheter des choses dont tu n’as pas besoin.

— Tu la regardes bien, toi !

Mooz élève sa grosse voix :

— Je regarde pas les réclames. C’est pas moi qui fais gagner le magasin général en tout cas ! Il ne vend que les conserves qui viennent des États ! Du Poison.

— L’homme de la télévision, dit Waboos avec malice, il se trompe toujours quand il annonce le temps. Il ferait mieux de demander à Mooz.

Papigan se penche de nouveau près du fourneau. Elle semble se résigner puis, se reprenant, sans lever la tête :

— Tout de même, la trappe, moi..., et à mon âge... Je trouve que c’est pas notre place.

Son frère l’interrompt sèchement.

— Tu ne vas pas toujours revenir là-dessus. On te demande pas de trapper, seulement de nous accompagner en forêt. Ça fait une prime de plus.

Mooz a encore son gros rire pour conclure :

— Puisque le gouvernement paye, il faut être bête pour ne pas prendre ce qu’il donne. Il n’y a que les jeunes pour cracher sur ce qu’on donne.

La grosse Nika vient de sortir d’un sac la boîte à thé. Elle la serre contre sa poitrine molle pour enlever le couvercle cabossé. Elle grogne seulement, presque à mi-voix :

— Les jeunes sont au chaud, eux !

C’est vrai. Les jeunes, cette année, sont restés dans les maisons carrées. Le gouvernement donne de l’argent, à quoi bon s’en aller trapper dans le froid ? Bien sûr, il y a la prime de trappe, mais on peut vivre sans ça. Il est bien préférable de rester devant la télévision qui apporte des images d’un autre monde : soleil, plages, automobiles et un tas de choses dont on rêve.

Ils sont quatre, ici, au cœur de la taïga où hurle le nordet porteur de neige fine.

Mooz est le plus âgé. Mooz, c’est l’orignal. Le plus grand, le plus lourd, le plus fort de tous les animaux de la taïga ; plus fort même que Makwa l’ours. Pas Wàbi-Makwa l’ours blanc. Lui n’est pas un animal de la forêt. Il vit sur la banquise et la toundra. Comme le phoque est sa nourriture préférée, on ne voit pas ce qu’il viendrait faire dans la forêt.

Mooz est pareil à l’orignal dont il porte le nom, il aime la taïga. On lui donnerait une fortune pour qu’il reste enfermé dans une maison du village chauffée à l’électricité qu’il trouverait le moyen de s’évader. Il serait capable de foncer tête baissée dans la porte. Il aime trapper et dormir sous l’abri rond couvert de peaux.

C’est sans doute parce qu’ils partagent la même passion de la forêt qu’il s’entend si bien avec

Waboos. Ils ne partent jamais ni pêcher ni chasser l'un sans l'autre. Ils ont grandi ensemble. Ils ont appris de pères qui étaient déjà inséparables tous les secrets de la piste, du gibier, des plantes qui guérissent, des rivières et des lacs, des arbres, du vent, des astres et des nuées. Ils ont appris la vraie vie. Celle qui tire tout de la taïga.

Mooz doit avoir deux ans de plus que Waboos. On le nomme ainsi parce qu'il est mince avec de longues jambes. Il est rapide comme le lièvre des neiges. Infatigable à la marche. Déjà enfant, il était aussi rusé que Mooz était fort. C'est assez dire à quel point ils se complètent. De plus, Mooz a épousé Papigan, qui est la sœur de Waboos auquel elle ne ressemble guère, elle qu'on a nommée ainsi parce qu'elle est grande et maigre avec une voix de flûte aigrette.

Ils sont venus de leur village avec un toboggan à caisse mené par Mooz et tiré par les trois chiens. Avec la vieille motoneige qui ne parviendrait pas à porter l'énorme Mooz, Waboos tirait l'autre traîne où étaient arrimés les peaux du wigwam, les outils, les fusils et les pièges.

Une piste pénible. Peu de neige très soufflée. Des passages à tasser alternant avec de larges plaques de roche nue qu'il fallait contourner. Ils ont peiné. À chaque halte, Papigan reprenait ses jérémiades en disant que pareille vie n'était plus de son âge.

Et les deux hommes répétaient inlassablement que la vie heureuse est là, dans cette forêt habitée par le long hiver blanc hurlant de vent.

Le long hiver blanc est l'ami des Indiens trappeurs. Il vient de très loin. Du pays des Inuits. Il vient de la terre sans arbres.

C'est le nordet qui le pousse de la toundra vers la taïga. Il se répand partout. Il enveloppe le monde. On sent qu'il plonge ses griffes de pierre dure et tranchante sous l'écorce des épinettes. Il perce l'aubier et cherche à atteindre le cœur où demeure un reste de sève. On dirait qu'il veut s'en abreuver.

Le nordet fouine vers le sol. Il creuse. Il se coule sous les mousses déjà roides, soulève les lichens.

Il fouille le pays et pousse le plus acéré de sa colère vers le sud où le soleil l'attend pour le tuer.

Les Indiens grands chasseurs le voient comme un gibier fou qui fonce sur le piège.

Mais il se multiplie. Il revient sans trêve pour aller toujours droit vers les contrées de son agonie.

Chaque vague de ce fleuve de froid est habitée d'une force nouvelle.

Parfois, on dirait que la herse des épinettes se hérisse plus raide et plus serrée pour freiner son élan. La taïga s'accroche à son ventre insaisissable.

Lorsque la rage du nordet se calme, lorsque tout n'est plus que blancheur et froidure, il arrive que ce vent fou s'accorde le temps de contempler son œuvre.

D'un dernier soupir, il nettoie le ciel. Il le polit et le lustre pour laisser glisser la lumière sur un émail tout neuf.

Glacial autant que l'était le vent, le soleil monte. D'un long mouvement, il se hausse en silence, appuyé de ses bras de feu sur ce vide étrange.

Et c'est alors l'émerveillement d'un monde que tant de hurlements avaient saoulé et qui s'étonne d'un calme aussi limpide.

L'univers est un vide profond où seule la lumière peut encore se mouvoir.

La forêt passe de la grande folie meurtrière à cette paix où, sans doute, la mort transparente continue de veiller. Mais c'est alors une mort de clarté, d'éblouissement, et toujours, pourtant, de la même roideur.

Car, sur ces contrées, jamais le soleil n'est vraiment le maître. Il semble même souvent qu'il s'efforce de relayer le vent. C'est sur lui qu'il s'aiguise.

Si l'un de ses rayons de midi est assez vif pour faire fondre un peu de neige, il se hâte de tourner. Et l'ombre saisit aussitôt cette eau qu'elle glace.

Aux branches, les gouttes deviennent des pierres transparentes. Des diamants tranchants.

L'hiver du Nord a un cœur de granit. Comme les plus beaux félins, il porte mille et mille séductions en son œil de jade où passent tour à tour la lumière la plus vive et l'ombre la plus profonde.

Waboos sort. Mooz tout de suite derrière lui. Le temps qu'ils rabattent leurs capuchons en peau de loup, la poudrerie les enveloppe.

À quelques pas du wigwam, trois tas de neige s'ouvrent comme de gros œufs. De chaque tas émerge un chien qui s'ébroue et s'étire en battant de la queue. Les chaînes qui les retiennent se tendent et les bêtes se dressent sur leurs pattes de derrière en tirant. Elles poussent de petites plaintes.

— Ce soir, dit Mooz, on devrait les laisser libres. Y a point de louve en chaleur. Je suis sûr qu'il n'y a personne aux environs. Y se sauveront pas. On nous les prendra pas.

Il lance à chacun un poisson fumé tout raide comme du bois.

— Faudrait pas qu'on en perde un.

— On en perdra pas. S'ils veulent chasser, c'est leur affaire.

— Ça m'étonnerait que Kino s'en aille chasser s'il a pas vraiment faim. Il est trop paresseux.

— Skouté et Wibatch iront sûrement.

— Oui, ils iront. Et si l'autre a faim, il les suivra.

— Et ce qu'ils tueront sera autant de nourriture économisée.

Tandis que les chiens achèvent leur poisson, les hommes les détachent. Skouté a été baptisé à cause de sa couleur feu. Wibatch, qui est gris et blanc, se nomme ainsi car il est le plus rapide. Nerveux, il ne tient pas en place. Kino veut dire long. Et c'est vrai que ce chien, dont on se demande de quelle race il tient, est beaucoup plus long que les autres sans être plus haut. Il a une grosse tête lourde avec un regard brun très doux. C'est le chien de Mooz. Les deux autres appartiennent à Waboos.

— Quand on aura fait le bois, dit Waboos, on devrait descendre au lac. Si on ne peut pas trapper, on peut toujours essayer de prendre des poissons.

— On ira. Ça fera courir les chiens.

Les hommes s'éloignent et les chiens les suivent, marchant dans les traces que laissent les raquettes qui tassent la poudreuse.

Au passage, Mooz a détaché les harnais fixés au toboggan à caisse. À côté, aux trois quarts enfouie dans la neige, on devine la motoneige rouge.

— Savoir si elle voudra repartir, fait le gros.

— T'inquiète pas, je saurai bien.

Le gros ne répond pas. Les liens de cuir sur l'épaule, sa hache dans sa moufle droite, il va de son pas mesuré sur ses raquettes pattes d'ours presque rondes. Son corps épais se balance.

La tourmente fait frémir et craquer la taïga. Le voile blanc qui limite la vue à peut-être trente pas semble se jouer des épinettes qu'il tord en rebroussant leurs branches maigres.

Dès qu'ils ont parcouru une centaine de pieds, ils s'arrêtent. Ils choisissent chacun une épinette pas

trop grosse et se mettent à cogner. Ils ont enlevé leur mitaine de la main droite pour mieux serrer le manche de leur outil. Ce bois de pousse très lente est dur. Plus on va vers le nord, plus le bois est dur.

Dès que les arbres se couchent, les hommes se hâtent d'enfiler à nouveau leur main nue dans leur grosse moufle de peau.

— Tu vas tirer, ordonne Waboos, moi, pendant ce temps, je vais en couper deux autres.

— Tu vois long de poudrerie.

Waboos, qui s'est redressé, se tient un instant immobile. On dirait qu'il flaire la tourmente. Les yeux mi-clos, il a l'air d'interroger le vent porteur de poussière glacée.

— J'ai peur que ça ne soit pas assez, dit-il.

Mooz appelle les chiens et leur place les harnais. Il noue les lanières à la base de l'une des épinettes abattues, il en attache aussi une autre dont il passe l'extrémité sur son épaule.

— Tiop ! Tiop ! Tiop !

C'est sa manière de faire tirer. Les bêtes, dont les pattes enfoncent un peu trop aux endroits où la neige est très épaisse, peinent davantage que lui.

— Tiop ! Tiop ! Tiop ! Au prochain voyage, ça ira mieux. Tiop ! Tiop ! mes beaux.

En effet, les raquettes et l'arbre tiré ouvrent un chemin où la glisse sera plus facile.

Ils amènent ainsi quatre épinettes de belle taille à quelques pas du wigwam, où les deux hommes et Nika se mettent à les ébrancher et à débiter les troncs.

Comme Nika soulève la portière et passe des bûches à Papigan, Kino essaie de se faufiler pour aller se blottir près du feu. Papigan le chasse du pied en le traitant de voleur et de paresseux. L'animal, qui a parfois des allures de gros ourson débonnaire, s'en va se coucher, le flanc contre la caisse du toboggan. Le nez sur ses pattes, il observe un moment, puis, voyant qu'il n'y a guère d'espoir que le chemin qui mène au fourneau soit libre, il pousse un énorme soupir et ferme les yeux. Très vite, la neige s'accroche à sa toison et commence à le recouvrir. Les deux autres chiens ne se sont pas recouchés. Sans s'éloigner des maîtres, ils se sont mis à quêter tout autour du campement. Ils disparaissent entre les arbres et les buissons couverts de neige pour revenir bientôt. De temps en temps, comme s'il avait flairé une proie, l'un d'eux se met à fouiller frénétiquement la neige qu'il fait voler dans le vent. Il pousse même de petits gémissements. Il s'excite un moment. Son compagnon attend parfois, dans l'attitude du guetteur prêt à bondir, mais rien ne sort jamais de ce sol gelé. Aucun animal ne jaillit de la mousse. Et Mooz lance :

— Trouveras pas grand-chose, mon pauvre vieux. Y a que nous autres de vivants, dans cette foutue forêt gelée.

Et il laisse aller son gros rire.

Les deux chiens vont mener leur quête quelques foulées plus loin. Kino n'ouvre même pas un œil. Il sait, dans sa grande sagesse, que le rongeur minuscule qu'un miracle permettrait de réveiller ne vaut pas la peine qu'il se donnerait à le faire sortir du nid de lichen où il s'est endormi pour des mois de froidure.

La provision de bois terminée, ils sont rentrés pour manger de la viande fumée, de la banique puis des biscuits aux raisins secs que Nika a achetés, sans leur en parler. Ils ont aussi croqué du chocolat noir et Mooz a dit à Waboos :

— On a de la chance que ta femme soit plus gourmande encore qu'un ours noir.

Nika lui a donné une grande claque sur le bras. Elle a beau avoir de grosses mains solides et habituées à la hache, c'est à peu près comme si une mésange frappait du bout de son aile le dos d'un orignal de sept cents kilos. Ils ont ri tous les quatre. Le thé était bien parfumé et brûlant.

Ce repas terminé, les hommes ont de nouveau enfilé parkas et mitaines, et coiffé de grosses tuques de laine grise qui cachent leurs oreilles. Et ils sont sortis, leurs fils de pêche dans leur poche et leur hache à la main.

Dès qu'ils sont dehors, les trois chiens se mettent à danser autour d'eux. Ils s'engagent tous les cinq dans un dévers assez pentu qui part sous les arbres toujours secoués par le ciel invisible.

Les chiens, en certains endroits, ont bien du mal à suivre leurs maîtres. Les pattes enfoncent et ils sont contraints d'exécuter, sur le ventre, des séries de bonds et de contorsions qui leur font vite tirer la langue.

À un passage où la pente est très raide, alors que les hommes se cramponnent aux épinettes, Skouté s'enlève en un tel saut qu'il se reçoit sur le dos. Un paquet de neige se détache et part avec lui. Le glissement de la poudreuse l'entraîne entre les troncs clairsemés et les maigres broussailles couchées par la neige et le vent. Il se retrouve sur la glace du lac où il se secoue et jappe comme pour crier que tout va bien.

— C'est le meilleur moyen pour descendre plus vite, dit Mooz. On devrait faire pareil.

— Il y a quelques années, ça m'aurait pas gêné. À présent, il en faudrait moins que ça pour que je me casse le dos.

Ils mettent encore un bon moment pour achever leur approche. Une fois en bas, ils marquent un temps. Leur souffle court laisse filer sa buée dans le vent. Ils sont trempés sous les parkas en duvet d'oie. Ils hésitent à s'engager sur le découvert du lac où ils savent que le nordet, tout à fait libre, va les empoigner et transpercer leurs vêtements.

Mooz tend le bras vers la droite. Du manche de sa hache, il désigne un point du rivage. On devine une courbe.

— Là-bas, au fond de la crique, y a une bonne source. Je sais pas si tu te souviens, je te l'ai enseignée à notre premier passage ici. Tu devais avoir douze ans.

— Je me souviens. On y est revenus souvent.

— Faut y aller. La glace est moins épaisse. Le poisson s'y tient. L'eau est moins froide. Y a des tas de choses à manger où la source remue les fonds.

Ils tirent droit sur ce point en s'engageant sur la glace où déferlent comme des vagues de longues

levées de neige. Tête en avant, les capuchons bien enfoncés, ils luttent contre le vent dont plus rien ne les protège. Moins gênés par l'épaisseur, les chiens courent.

Au fond de la petite anse surmontée par de grosses roches sombres dont la blancheur dessine les contours, il semble déjà que les rafales soient un peu moins nerveuses.

Une congère s'est formée qui part de la pointe opposée pour venir mourir vers le large comme une longue épée. Vue de loin, elle semble une lame fragile suspendue dans cette grisaille qui efface le large du lac et l'autre rive. Entre elle et la berge, la glace apparaît par taches lustrées.

— Faut creuser par là, dit Mooz en désignant une marque plus foncée que les autres.

Son compagnon hésite un instant puis, regardant vers les roches :

— Je crois qu'on sera plus abrités si on approche encore de la rive.

— Tu as raison, fait Mooz en riant, avec notre charge de poisson, nous serons plus près pour remonter.

Le visage soudain rembruni, Waboos dit :

— Ne plaisante pas avec ça. Tu vas provoquer le mauvais sort. Tu sais bien que l'hiver n'endort jamais tout à fait les esprits malins.

Ils vont jusqu'à une sorte de corne rocheuse qui avance sur la glace en décrivant une amorce de croissant. À une vingtaine de pas de la rive, Waboos attaque la glace à grands coups de hache.

— Tu vois que même ici où arrive la source, c'est déjà épais.

— L'hiver est venu avant son heure, observe Waboos, et nous, nous sommes partis plus tard que d'habitude.

Ils se reprennent pour creuser, et c'est Mooz qui atteint l'eau. Elle semble noire et un léger voile de buée en sort que le vent efface rapidement.

La ligne amorcée avec de la viande séchée est très vite prête et Waboos la laisse filer tout de suite en disant :

— Pas la peine de rester deux, va te mettre à l'abri. On se changera.

Le gros s'éloigne lentement jusqu'à la rive où il cherche un arbre incliné et bien orienté. Il s'accroupit, le dos contre le tronc. Il est à peine installé que Kino vient le rejoindre et se coucher en boule sur ses pieds. Tous deux ferment les yeux. L'homme les ouvre de temps en temps pour tourner la tête en direction de son compagnon qu'il devine à peine dans la tourmente. Le chien ne bronche pas. Déjà, la neige qui s'accroche à ses poils lui fait comme une casquette blanche.

Quand les hommes se remplacent, c'est à peine si Kino pousse un soupir en les sentant retirer et enfiler leurs pieds sous son flanc. Les autres chiens continuent de rôder dans le bois.

Quatre fois au cours de l'après-midi, les pêcheurs doivent briser la glace qui se reforme. Lorsqu'ils s'en vont, ils emportent sept truites de belle taille, raides comme pierre.

La tempête ne faiblit pas. Le nordet trouve toujours de la neige à soulever, à malaxer, à emporter comme si, par-delà cette forêt immense, un vide sans limites demeurerait à combler.

La taïga, c'est l'immensité. C'est la terre des bêtes à fourrure. Elle va d'un océan à l'autre. Elle court sur les plaines sans bornes et se coule dans les vallées des montagnes dont les cimes touchent le ciel.

La forêt commence au sud, dans la vallée où coule la rivière des Outawais. Elle enjambe le mont Tremblant et file vers le nord jusqu'aux rives de la mer où vivent les phoques. Nul ne peut se vanter de la connaître vraiment. Elle est trop vaste. Son étendue ne livre pas ses secrets.

La forêt devient taïga là où finissent les arbres qui portent des feuilles. Ceux que rouille l'automne et que l'hiver dénude. Elle finit où plus aucun arbre ne peut pousser.

Les dernières de ses épinettes ont mis des années et des années pour atteindre la taille d'un loup. Leur bois est si dur que la lame du couteau-croche s'émousse à vouloir le mordre.

La taïga appartient à ceux qui l'aiment.

La mort dans la taïga est douce à ceux dont les os s'enfoncent lentement dans son sol spongieux. Ils nourriront les mousses et les lichens. Leur âme montera dans le cœur des épinettes où ils vivront la vraie vie. Celle du silence. Celle dont rien ne vient troubler la nuit.

Et les étoiles du ciel d'hiver s'accrochent aux branches où luisent les larmes pétrifiées des âmes mortes.

Ils ont eu quatre journées semblables. Une poudrerie folle. Le bois à faire. Le feu à entretenir dans le fourneau pliant et la pêche qui n'est pas mauvaise.

Comme pour faire écho à la colère du ciel, la glace du lac s'est mise à pousser de longs hurlements.

— Les dieux de l'hiver nous annoncent qu'il viendra encore d'autres tempêtes, dit Mooz.

— Tu sais ce que l'instituteur enseigne aux enfants ?

— Non. Je ne sais pas.

— Il leur a expliqué que le cri des lacs, c'est quand des bulles de gaz montent des fonds et courent sous la glace. Comme ça, les Blancs espèrent tuer les esprits de nos ancêtres.

— Ils ne savent rien et ils veulent tout savoir. Tout enseigner aux autres.

Le matin du cinquième jour, c'est presque le silence. Non seulement parce que la neige recouvre le wigwam et l'isole de la tempête. Le vent n'est plus qu'un petit souffle qui miaule à peine.

Alors, aussitôt le thé absorbé et la première pipe allumée, les hommes sortent et préparent les pièges. Ils vont en placer une bonne dizaine. Arrivés au bout de la ligne, ils reviennent et prennent les fusils. Les chiens qu'ils ont attachés à cause des pièges sont furieux de les voir partir sans eux. Ils tendent les chaînes, se dressent sur leurs pattes de derrière et battent l'air avec celles de devant en poussant des gémissements et des petits cris dont certains sont presque des sanglots.

Partant dans la direction opposée au lac, les deux hommes cheminent à travers bois pour atteindre bientôt l'entrée d'un petit vallon où ils s'engagent. Seules poussent là quelques épinettes chétives, sans doute entre les roches que recouvre la neige. Ils marchent à présent avec le vent dans le dos.

— Ce sera le grand froid, dit Mooz. Ce vent l'annonce.

Son compagnon ne répond pas. Il a seulement un hochement de tête qui semble signifier : parle toujours.

Ils vont d'un bon pas sur les raquettes, ouvrant la piste chacun son tour.

Il y a plus d'une heure qu'ils marchent. Mooz est en tête. Il s'arrête soudain et se baisse.

— Makwa ! Il n'y a pas à s'y tromper.

Waboos s'est baissé aussi et contemple les empreintes très nettes laissées par un ours noir de forte taille. La neige, ici, a été soufflée derrière des branches et les quatre traces sont parfaites. Les antérieures courtes avec les cinq petites boules bien détachées et les griffes à peine marquées, les postérieures beaucoup plus importantes, très longues avec le talon bien enfoncé.

La trace traverse la piste où les hommes cheminaient au fond du vallon et part vers la gauche. Les hommes la suivent.

Un moment, l'ours a progressé presque régulièrement. Puis il s'est arrêté. Il s'est dressé sur ses pattes de derrière sans doute pour observer et écouter. Il s'est même retourné.

— Makwa est inquiet, dit Mooz. Pourtant, il ne peut pas nous avoir entendus.

— Non. Il a beaucoup d'avance sur nous.

— Il n'a pas l'air trop pressé.

— Non. Je ne crois pas.

Quelques centaines de pas plus loin, l'ours a soudain crocheté vers la droite comme pour éviter une rencontre ou visiter une cache. Il a gratté la neige mais s'est découragé avant même d'avoir atteint le sol. Il s'est arrêté à la couche dure.

Un peu plus loin, il a pissé. Waboos pose son fusil, il s'agenouille et s'incline en avant pour sentir de près. Il se relève, l'oeil allumé. Il parle à voix basse.

— Il est plus près que je ne croyais.

Les deux hommes arment leurs fusils, qu'ils prennent à la main. La trace revient au centre du vallon.

Plus un mot. Ils savent que sur cette neige assez dure l'ours est trois fois plus rapide qu'eux. S'ils le manquent, ils auront perdu toute chance de l'avoir.

Ils progressent avec mille précautions. Le vent ne leur est pas favorable, mais ce creux de vallon ne leur offre pas la moindre possibilité de détour. Qu'ils montent à droite ou à gauche, ils perdront du temps et risqueront d'être vus par l'animal, qui doit se méfier.

Si l'ours est dehors, il y a une raison. Car il ne quitte guère sa tanière durant l'hiver et presque jamais en plein jour. C'est une grande chance que d'en trouver un.

Une preuve que les esprits sont bien disposés.

Ici, l'ours s'est arrêté. Il a renversé une vieille souche morte depuis plusieurs années sans doute. Dessous, il a gratté pour manger des larves. Quelques pas plus loin, ses griffes ont dépouillé de son écorce un tronc d'épinette.

— Makwa doit avoir très faim, souffle Mooz.

Waboos fait oui de la tête. Le regard au ras de la fourrure qui borde son capuchon, il scrute, l'œil mi-clos.

À présent, la trace oblique vers la droite et monte en biais au flanc du vallon. Les deux hommes atteignent bientôt la crête où les arbres sont plus courts et plus rares encore. On sent qu'ici les vents sont maîtres.

Mooz et Waboos redoublent de précautions.

Sur le dévers où ils commencent à descendre, la neige est beaucoup moins dure, et les deux chasseurs sourient en constatant que l'ours, à plusieurs reprises, a fait céder la croûte sous son poids et s'est enfoncé. Son ventre a porté. Il a obliqué sur la droite, mais la neige n'y est pas meilleure pour lui. Elle est bonne pour les raquettes, pas pour les pattes griffues, pourtant très larges.

L'animal n'est plus loin. S'il accélère son allure à présent, il calera encore davantage.

Mooz, qui est devant, s'arrête et se retourne. Les deux hommes repoussent en arrière leurs capuchons pour mieux entendre. Waboos propose :

— On va le faire courir.

— Tu as raison. Il va descendre. On le verra.

D'une seule voix, ils se mettent à crier :

— Makwa ! Makwa ! Makwa ! Makwa !

Ils n'ont pas à crier longtemps. Au premier appel, ils voient une grosse boule presque noire qui

bondit sur une roche plate très en dévers.

— Là-bas ! Là-bas !

— Je le vois.

L'animal fonce jusqu'à l'extrémité de la plaque rocheuse. Là, ses quatre pattes enfoncent dans la neige. D'un coup, la croûte a craqué sous son poids.

Progressant le plus vite qu'ils peuvent, les hommes le voient qui se démène pour sortir de son trou où chaque mouvement le fait enfoncer un peu plus. Sans s'arrêter, Mooz fait :

— C'est un jeune !

Les chasseurs contournent la partie nue pour arriver directement au bord du trou.

Dès qu'il les voit si proches, l'ours cesse de remuer. Son souffle précipité laisse aller la buée au ras de la neige.

Les hommes s'immobilisent à quelques pas de lui, et c'est Mooz qui parle parce qu'il est le plus âgé.

— Tu es beau, Makwa. Tu es notre Grand-Père. Pris dans ce trou, tu ne peux pas t'approcher pour nous offrir ta chair, mais je vois bien dans tes yeux que tu es d'accord pour nous aider à vivre. Tu sais que nous t'aimons, Grand-Père. Tu sais que nous te respectons. Tu sais aussi que l'hiver est dur pour les Indiens. Nous avons besoin de ta viande comme nous avons besoin de la viande des autres animaux. Nous avons besoin de ta fourrure.

L'ours ne bouge toujours pas. Il semble fasciné par la présence des chasseurs. Mooz se tait. Quelques instants de silence coulent avec juste le miaulement doux du vent au ras de la neige et à l'angle de la roche toute proche. Mooz se tourne vers son compagnon. D'une voix douce, sur un ton empreint de beaucoup de gravité, il dit :

— Je crois que Makwa est d'accord pour nous aider à vivre. Il donne sa viande.

— Je crois aussi. C'est toi qui as vu sa trace le premier, c'est à toi de le tuer.

Le gros lève lentement son fusil. Il épaule. Le coup part et c'est comme si tout le pays retentissait jusque par-delà l'horizon.

La balle a touché l'ours entre les yeux. Il a une sorte de soubresaut comme s'il tentait un dernier effort pour s'enfuir. Le sang gicle et ruisselle sur son œil gauche. Il retombe et sa grosse tête se plaque à la paroi blanche, qui se colore aussitôt de rouge.

Les deux hommes se hâtent de dérouler les lanières qu'ils ont apportées. Ils attachent les deux pattes de devant.

— On ne peut pas le sortir comme ça. Il faut lui faire sa route, dit Waboos.

Ils se mettent à tasser la neige de manière à creuser et à lisser un plan incliné qui permette de tirer vers la pente. Ils peinent pourtant beaucoup pour le hisser. Une fois hors du trou, ils doivent le haler jusqu'à la crête. Là, ils s'arrêtent un instant, et Mooz allume une pipe. S'agenouillant à côté de l'ours, il lui desserre les mâchoires pour souffler dans sa gueule une longue bouffée de fumée.

— Makwa, tu es notre ami ; tu es comme un vrai homme.

Dans la pente qu'ils attaquent en biais pour en bénéficier le plus longtemps possible, le poil se met à glisser facilement.

Il leur faut pourtant longtemps pour regagner le campement. Ils s'arrêtent souvent pour reprendre leur souffle.

— On ne peut pas aller chercher les chiens pour nous aider. Ça prendrait trop de temps et la tempête va revenir.

Le ciel se couvre. Le vent gémit plus aigrement.

— Elle reviendra, dit Waboos. Quand on tue Makwa, même si Makwa est consentant, la tempête vient toujours. L’Esprit l’envoie. Elle est toujours terrible. Elle a la force de Makwa.

L'ours, c'est le Frère. L'Indien, c'est le Vrai Homme.

Celui qui, parce qu'il est un vrai homme, le tue sans lui porter le respect qu'on lui doit sera puni. Il connaîtra les pires maux. Il aura froid sans feu. Il aura faim sans rien à manger. Il aura soif sans pouvoir faire fondre la neige pour boire son thé. Il aura peur comme l'enfant a peur dans la tente tremblante et il mourra de ce froid, de cette faim, de cette peur.

Celui qui tire l'ours sans amour sera maudit. Les dieux cesseront de lui indiquer la piste qu'il faut suivre dans la forêt parce quelle revient au village des vrais hommes.

Le chasseur qui aura manqué de respect à l'ours verra les animaux le fuir. Il marchera dans une taïga déserte. Son pied écrasera une terre sans vie. Épuisé, désorienté, perdu dans la poudrerie qui aveugle, il n'aura plus son chien pour l'aider à retrouver son chemin. Tous les animaux le fuiront. Même la fourmi s'éloignera de lui. S'il trouve un os abandonné, cet os sera trop vieux, trop sec pour que sa dent y ronge de quoi le soutenir.

L'ours, c'est le Frère, c'est le Grand-Père, c'est lui qui est au centre de tous les animaux.

Il faut savoir l'aimer pour avoir le droit de lui demander sa vie.

La mort de l'ours a bien donné ce que les esprits avaient annoncé. La tempête s'est levée avant même la tombée de la nuit. Elle hurle comme si elle mettait toute sa rage à secouer le wigwam.

— Le vent voudrait délivrer Makwa, dit Mooz en tirant sur sa pipe.

Le feu ronfle dans le fourneau de tôle et la lampe à pétrole est allumée. Sa lueur tremble, les peaux de la tente tremblent, tout remue et grince.

L'ours est là, allongé dans sa fourrure noire et luisante où perlent des gouttes. La lumière mouvante donne à ses grosses pattes et à son ventre rond une apparence de vie. Seule sa tête engluée de sang gelé et sa gueule ouverte montrent que la bête est bien morte.

Devant la tente, les chiens pleurent.

— Vous en aurez, leur crie Mooz. Taisez-vous !

— Ils se fatigueront.

Les femmes passent longuement les couteaux sur la pierre douce avant de commencer à dépouiller. Waboos vide un grand sac qu'il leur donne en disant :

— Vous mettrez ici les os que nul ne peut manger. Demain, nous irons les porter sous la glace du lac.

— Demain, la tempête sera terrible, fait Papigan.

— Demain, la tempête sera finie, réplique Waboos. Tu sais bien que la tempête de l'ours ne dure qu'une nuit. Juste le temps d'apaiser les dieux. Nous irons noyer les os pour que les bêtes ne puissent pas les traîner partout. Nous le ferons comme toujours parce que Makwa est notre Grand-Père à tous. Makwa est bon et généreux. Il donne sa viande à ses fils, mais ses fils ne doivent pas laisser souiller sa dépouille.

Il parle gravement. Exactement comme s'il enseignait aux autres ce qu'ils ont pourtant maintes fois entendu depuis l'enfance.

Ce soir, ils mangent de la cuisse d'ours. Chacun une belle tranche grillée. Ils la mangent lentement, avec de la banique.

Lorsqu'ils ont fini, Mooz se met à raconter les Magushan d'autrefois. Ces repas qui suivaient la mort de l'ours quand tout le village s'assemblait pour la fête. Il parle des chants et des danses, il fredonne des airs que les autres reprennent avec lui, mais ces chants n'ont plus de vigueur. Ils portent en eux la tristesse des années mortes dont on sait qu'elles ne reviendront plus. Il n'y a plus le tambour ni la crécelle. Il n'y a que les lamentations du vent qui tourne autour de leur refuge et pleure la mort de son ami Makwa.

Pour tenter de dissiper la tristesse qui les étreint, dès que Mooz se tait, Waboos essaie de raconter l'histoire du petit garçon qui avait suivi la piste de Kisis, le soleil roi des astres, et qui lui avait tendu un piège pour le capturer. Les autres l'écoutent en hochant la tête, mais nul n'a vraiment le cœur à la joie.

Ils sont comme si la mort de l'ours avait déclenché une tempête que rien, jamais, ne saurait apaiser.

La tempête de l'ours n'a duré qu'une nuit. Une aube limpide se lève dans un vaste silence. La taïga scintille.

— Ce sera bon pour marcher, dit Mooz.

— Oui, mais avant de prendre la piste, il faut construire l'échafaud. Nous laisserons une bonne part de la viande ici. Et un chaudron de graisse et aussi la peau. On ne va pas se charger de tout ça.

Ils se mettent aussitôt à abattre des épinettes qu'ils ébranchent et dépouillent de leur écorce pour les rendre bien lisses. Ils en plantent quatre qu'ils relient entre elles par d'autres. Les femmes écorcent et débitent de longueur.

En haut, ils placent leur réserve de vivres enveloppés dans une toile imperméable. En quelques heures, le froid aura durci la viande jusqu'au cœur des morceaux.

La peau a été bien grattée, frottée à la cendre sèche et nettoyée par les femmes. Même avec des coups de redoux, elle ne risque pas de se gâter.

Lorsqu'ils ont achevé leur besogne, Waboos dit, en regardant vers le couchant :

— Il est trop tard pour partir ce soir. Il faut encore aller au lac pour les os. Nous partirons demain à la pointe du jour.

Le lendemain, à peine les premières lueurs sortent-elles de derrière la forêt que tous les quatre se mettent à lever le camp. C'est une dure besogne. Le gel a soudé entre elles les peaux de caribou qui recouvrent les treize piquets du wigwam. Le cuir est raide. Les lacets sont cassants. Il faut tout entasser sur les toboggans, tout arrimer solidement. Attacher les traits et atteler les chiens.

Lorsqu'ils s'en vont, il ne reste que les piquets, la litière de branchages et des cendres froides. À quelques pas de cette armature qui leur servira au retour et que d'autres peuvent utiliser, l'échafaud se dresse, qui porte haut la viande de l'ours.

Le jour limpide est chargé d'un grand froid qui serre la taïga dans ses griffes. La motoneige que Waboos a eu bien du mal à faire démarrer déchire le silence. Ses hurlements courent très loin, comme pour porter aux quatre horizons l'annonce du passage des trappeurs.

Deux fois, au cours de la journée, ils voient s'envoler des perdrix des neiges. À plusieurs reprises aussi des lièvres presque blancs. Mais peu de traces. Aux haltes, ils en parlent.

— Il n'y a pas beaucoup de vie.

— Plus loin. Plus au nord. Plus les hommes sont nombreux au sud, plus ils construisent, plus les animaux fuient vers le nord.

C'est Nika qui parle ainsi, mais on sent bien qu'elle le fait sans grande conviction.

Et, pourtant, personne n'ose évoquer les barrages et les contrées noyées. Ils vont parce que leurs terres de trappe aux castors sont là-bas, dans cette vallée où coule une eau claire et luisante comme le soleil.

Depuis des générations, les Indiens viennent chaque année y piéger le castor dont la peau se vend

si bien. Mais la piste est longue, avec des vallées à traverser, des montées où il faut se mettre à quatre avec les chiens pour hisser les toboggans.

Les deux premières journées vont à peu près bien. Au milieu de la troisième, le moteur se tait soudain. Il fait comme s'il manquait de carburant. Pourtant, Waboos a rempli le réservoir ce matin. Il vérifie.

— C'est pas ça ! Il lui reste la moitié. Il n'a pas soif. Tout le monde est autour de lui. Les souffles sont courts. Les visages tendus.

Les chiens profitent de cette halte pour manger de la neige, puis ils se couchent et ferment les yeux.

— Alors, nous sommes beaux, grogne Papigan. Avec de bons attelages, ce sont des choses qui n'arrivent pas. Nous n'avons plus qu'à retourner.

— Tais-toi donc, lance Mooz. Waboos connaît la mécanique. Il va réparer ça !

Waboos, qui s'était accroupi à côté de sa machine, se redresse. Il tient dans sa main gantée une petite chose en métal luisant d'où coule de l'essence.

— Connaître ne suffit pas, dit-il l'air sombre. Il faudrait avoir de quoi réparer.

— Tu n'as pas d'outils ?

— J'ai des outils, mais ce que je n'ai pas, c'est ce morceau-là.

Il montre quelque chose qui ressemble à une petite boîte en métal de forme curieuse.

— Ça, je ne peux pas le réparer. C'est crevé. La benzine s'enfuit par ce trou et coule sur la neige au lieu de donner à boire au moteur.

Ils se regardent tous les trois quelques instants, puis papigan grince :

— Nous n'avons plus qu'à retourner.

— Non, ordonne Waboos d'un ton rude. Nous allons dormir ici. Demain, nous ferons notre chargement autrement. Et nous reprendrons la piste sans la machine... Et ce sera aussi bien.

C'est toujours aussi bien d'aller sans la machine.

La motoneige tue la forêt. Elle déchire le grand silence blanc. Sa voix d'acier est pareille à la lame de la scie dans le bois. Elle tranche le vent sans l'arrêter, elle coupe l'espace jusqu'au ciel. Elle fait fuir très loin les troupeaux de caribous épouvantés.

Sa fumée bleue est comme la respiration d'un animal malade de haine. Elle ne fait pas du bien à la poitrine de l'homme comme la fumée qui monte du feu de bois.

La motoneige a tué les beaux attelages de chiens qui savaient retrouver le village dans la pire poudrerie.

Quand la motoneige a rendu son dernier souffle, elle est bonne à empoisonner la terre à l'endroit où il faudra l'abandonner.

Le chien mort de fatigue peut être mangé par les autres chiens.

La motoneige apportée par l'homme du Sud est le poison de l'hiver.

Jadis, chaque trappeur possédait un attelage. Cinq bêtes au moins – cinq adultes, plus quelques jeunes. Certains en avaient dix en pleine force.

Les toboggans filaient comme le vent avec leur chargement.

Les attelages étaient l'orgueil des Indiens. Chacun cherchait à posséder le plus beau chien. Celui qui naissait du croisement d'un malamut avec le loup. Une chienne en chaleur qu'on laissait partir seule en forêt. Il arrivait qu'on ne la revoie jamais. Tuée par une louve jalouse, et dévorée. Mais elle rentrait souvent avec, dans son ventre, une portée de chiots dont le père était le plus fort d'une bande de loups.

Ces chiens étaient liés à la taïga. Celui qui vient d'elle par son père a l'instinct de la piste très aiguisé. Il a la ruse, la force et une férocité qui fait de lui un chef. Toujours prêt à mourir pour défendre son maître.

Toute cette grandeur, le moteur était là pour la tuer.

Cette nuit, ils n'ont pas monté la petite tente. Ils ont seulement dressé le matchegin, cette claie de branchages qui les protège du vent. Avec le feu, avec les épaisseurs de fourrures, ils n'ont pas froid. Comme les femmes parlaient à nouveau de maisons chaudes et de télévision, Mooz a grogné en désignant le foyer entre les pierres.

— Le feu, c'est aussi beau. C'est plus vivant. Et ça nous chauffe. Ça cuit notre viande. Le matin, ça prépare le thé.

Nika a sifflé :

— Tais-toi... Tout le monde sait que l'original est un énorme animal qui ne pense qu'à manger et à boire, et à patauger dans la vase.

Son mari a été pris d'un gros rire pour répliquer :

— C'est sûr qu'il ne va pas aller regarder ta télévision ! Il est trop intelligent pour ça.

Les chiens se sont allongés entre les pieds de leurs maîtres et le foyer. Ils sont les premiers à s'endormir. Et, la nuit, lorsqu'une des femmes se lève pour remettre du bois sur le feu, ils n'ouvrent même pas un œil. Le matin, ils sont les derniers levés. C'est seulement quand on sort du sac leur nourriture qu'ils bondissent.

Les femmes et les hommes mangent en silence, puis ils lèvent le camp.

Comme il faut abandonner la motoneige en panne, on doit répartir les charges entre les deux toboggans et répartir aussi les forces pour tirer.

C'est Waboos qui décide et donne les ordres. Personne ne se permettrait de discuter. Tous savent que sa grande sagesse lui dicte ce qu'il convient de faire.

— Devant, j'irai avec le toboggan le moins chargé qui ouvrira la route. On va y atteler Wibatch. Il n'est pas trop lourd et je commencerai à tasser. Papigan poussera derrière... On mettra Kino et Skouté à l'autre traîne. Mooz et Nika pousseront. Et s'il y a trop de fatigue pour les uns ou les autres, on changera en cours de route. Et nous ferons des étapes moins longues.

Ils partent.

Le ciel est un marbre bleu à peine veiné de rose dans les lointains. Le nordet y affûte sa lame la plus dure. Celle qui chante haut et clair. Celle qui mord les parties du visage qu'on ne peut pas cacher. Depuis le début du voyage, il n'a pas encore fait aussi froid. Chaque épinette miaule en se courbant vers le sud-ouest comme si sa pointe voulait lui indiquer où se couchera le soleil.

Au ras du sol court un voile de neige. On avance en l'ouvrant du pied comme une eau de torrent. Les broussailles se couchent. Elles remuent trop pour que la neige ou le gel réussissent à s'y accrocher. Toutes les flaques d'eau, toutes les tourbières, tous les torrents sont pris. La glace, en certains endroits, s'est bloquée si rapidement qu'elle a gardé la forme des vagues et des remous.

Lorsque Waboos aborde les espaces dénudés, il crie :

— Tiop ! Tiop ! Tiop !

Là, plus besoin d'ouvrir la route, il faut foncer tout droit. Et le chien sait très bien filer au plus

court. Alors, l'homme va aider à pousser. Papigan se porte légèrement sur le côté pour lui laisser place. Il se colle comme elle derrière le chargement, qui fait un bon rempart contre le vent.

Ils vont ainsi une grande partie du jour.

Le soir, ils cherchent un endroit relativement abrité pour s'arrêter. Ils se trouvent dans une dépression du terrain dont le fond est un tout petit lac.

— Je connais ici, dit Waboos. Sous ce rocher, il y a une source. Devant, la glace ne doit pas être très épaisse.

— Tu as raison, approuve Mooz, nous avons déjà fait halte ici. L'eau sort assez chaude de la terre.

— Alors, lance Nika, si l'eau est chaude, pas besoin d'allumer le feu pour faire du thé !

Ils ont trop froid et sont trop fatigués pour rire. Et Papigan propose :

— On devrait monter la petite tente. La nuit dernière, j'avais les pieds comme de la glace.

— Tu vieillis ! lui lance son frère.

— J'ai assez marché pour avoir le droit de ne plus être jeune.

— J'ai marché autant que toi, réplique Mooz, et je ne me sens pas vieux.

— Tu es un homme ! Et tu es même un animal de la taïga !

Ils montent la petite tente, celle où ils tiennent tout juste à quatre, bien serrés l'un contre l'autre. Il faut tout de même dresser un matchegin pour que le feu ne soit pas couché par les rafales qui tombent de la hauteur et viennent battre ce bas-fond comme pour y plaquer la neige arrachée sur les sommets.

Il fait si froid que l'on entend le bois des épinettes se fendre avec des détonations qui emplissent la nuit. Nika grogne :

— Nous sommes trop vieux pour cette vie. Nous ne verrons pas le bout de cet hiver.

DEUXIÈME PARTIE

La rivière morte

Qui change le cours des eaux peut tuer la rivière.

Adeline Rivard

Ils ont marché cinq jours encore. Cinq journées, de l'aube au crépuscule. Plus ils progressaient vers la source du vent, plus ce vent était glacial. Et plus le froid les enveloppait, moins il y avait de traces de vie sur leur passage.

Ils connaissent parfaitement le pays. Pourtant, lorsqu'ils arrivent enfin, vers le milieu du sixième jour, à la rive sud de la vallée où ils sont toujours venus piéger les castors, ils éprouvent tous les quatre le sentiment qu'ils se sont trompés.

Il n'y a plus de vallée !

Plus de fond profond où l'on descendait par une piste sinueuse et raide entre les arbres courts et serrés.

Rien !

La glace.

La glace partout !

Un lac très large, tellement long qu'on n'en voit l'extrémité ni d'un bout ni de l'autre. Le torrent qui bondissait au fond des gorges, qui serpentait dans la vallée a disparu.

On a tué l'eau vivante.

Ils se tiennent là, tous les quatre, insensibles à ce vent qui leur brûle le visage, qui cherche à pénétrer leurs parkas. Ils sont immobiles. Ils ne trouveront même pas en eux la force de pousser hors de leur poitrine cette colère qui les étouffe.

Un long moment, ils demeurent comme pétrifiés.

C'est Mooz qui rompt le silence.

— Je suis certain qu'il n'y a plus de castors.

Les autres ne répondent pas. Waboos va au premier toboggan et prend une hache. Son ami a compris ce qu'il veut faire, il va lui aussi chercher sa hache.

— Je vais creuser.

Il se dirige vers la rive et repère une crique. Waboos s'éloigne du bord et gagne la lisière du bois où quelques maigres bouleaux poussent en bordure d'un ruisseau. Il en choisit un pas trop tordu qu'il abat et ébranche à moitié tout de suite. Il le ramène vers Mooz, qui achève son trou dans la glace. Il plonge le tronc dans l'eau jusqu'à hauteur des branches qu'il a laissées et qui vont le tenir coincé le temps que la glace se reforme. Et ce ne sera pas long.

— S'il y en a un, nous le saurons demain.

Ils reprennent leurs deux toboggans et font demi-tour pour s'engager dans le bois. Ils cherchent une dépression de terrain relativement abritée.

— Est-ce qu'on s'installe pour rester ? demande Mooz.

— Oui. Il y a sûrement d'autres bêtes que le castor. Nous n'avons plus guère de viande. Il faut piéger au moins deux nuits avant de repartir. Et si c'est bon, nous resterons.

Mooz reprend sa hache et s'éloigne pour commencer à couper des épinettes. Papigan se met au travail non sans grogner :

— Ça ne sera pas bon... Ça ne peut plus être bon. Ils ont tué le pays.

— Ils ont tué la rivière, réplique Waboos un peu agacé, ils n'ont pas tué toute la taïga.

— Tu verras, lance Papigan, qui veut toujours avoir le dernier mot, ils ont tout tué !

Ils se mettent au travail tous les quatre, et les treize perches sont bientôt dressées. Il ne reste plus qu'à finir la litière de branchages et à tendre les peaux en laissant le trou pour le tuyau du petit fourneau de tôle que Nika est en train de monter.

Il fait encore jour lorsque tout est en place, et les deux hommes, après avoir attaché les chiens, s'en vont tendre une dizaine de pièges.

Lorsqu'ils reviennent, une nuit claire baigne la taïga d'une lueur de source. Le nordet couche et disperse très vite la fumée qui sort du tuyau. À l'odeur du feu se mêle celle de la viande d'ours que les femmes font cuire.

Les chiens tirent sur leurs chaînes et se dressent pour battre l'air de leurs pattes en miaulant comme des chats. Les hommes leur donnent leur poisson fumé, et Mooz leur explique :

— Ce soir : la chaîne. Il y a des pièges. Vous comprenez. Si on veut manger, il faut trapper !

Waboos émet un petit rire.

— Ça fait des années que tu leur chantes la même chanson. S'ils n'ont pas encore compris, c'est qu'ils ne comprendront jamais.

Les trappeurs entrent avec quelques bûches coupées court pour le fourneau. Ils en laissent d'autres tout près de la portière, qu'ils referment en serrant fort les lacets de cuir. Il fait déjà chaud, sous ce toit que secouent des rafales qu'on entend siffler et ronchonner. Le feu ronfle bien. La résine des épinettes et, surtout, la sève de racines de cyprès qui flambent en répandant une odeur de térébenthine dégagent beaucoup de chaleur.

— Même pour deux nuits, dit Mooz, par ce froid, ça vaut la peine de monter le wigwam.

— Deux nuits, se lamente Papigan, autrefois, ici, on passait des jours et des jours.

— Pas ici, rectifie Nika, au fond.

— Oui, oui. Tout au fond de la vallée. Près de l'eau vivante. À l'abri du nordet.

Waboos interrompt sa sœur pour lancer :

— Ça ne sert à rien de te plaindre toujours. Tu penses bien qu'ils ne vont pas démolir leurs digues pour te faire plaisir ! Ils nous ont toujours roulés. Depuis des lunes et des lunes. Comme ils ont roulé nos ancêtres !

Mooz, qui vient de s'agenouiller pour remettre du bois au feu, approuve :

— Waboos a raison. Le père de mon père a montré à un prospecteur une roche qu'il avait trouvée près du lac Chibougameau. L'homme a pris la roche et demandé : « Montre-moi où tu l'as trouvée. » Il a promis beaucoup pour cette roche. D'autres sont venus. Ils ont creusé. Ils ont fait la mine. Ils ont gagné très gros et le père de mon père n'a jamais rien reçu. Pourtant, il avait donné la roche et montré l'endroit.

Le gros se tait. Il a parlé sans colère. Il leur a raconté cent fois cette histoire, mais, chaque fois, ils l'écoutent avec attention. Tous ceux de la bande la racontent. Tous les Indiens Cris la connaissent et tous veulent que leurs enfants l'entendent et s'en souviennent.

— Ils prennent tout, fait encore Mooz. Les terres de chasse, les roches d'or qui sont sous la terre. Ils prennent même l'eau des rivières. Bientôt, nos enfants n'auront plus rien. Plus rien que des sous comme s'ils étaient des mendiants.

Depuis des siècles, les hommes blancs venus d'un autre continent prennent l'or de la terre du Nord. La terre est pourtant aux Indiens, mais les hommes blancs sont venus avec des armées.

Partout où le sol contient du métal, ils creusent. Ils élèvent vers le ciel des constructions étranges où grondent des machines monstrueuses. Des machines qui les aident à descendre dans le fond de la terre où ils arrachent l'or des pattes crochues du diable.

Les hommes blancs font alliance avec toutes les puissances du mal.

Où ils creusent, ils bâtissent des villes. De longues rues bordées de maisons carrées où l'esprit du bien ne se sent pas chez lui.

Quand il n'y a plus de métal à prendre, ils s'en vont. Et les villes qu'ils ont construites en blessant la taïga demeurent désertes. Quelques chiens abandonnés traversent les rues.

Les maisons sont vides, mais il faudra des lunes et des lunes à la taïga pour qu'elle détruise tout et reprenne sa place.

Il faut beaucoup de temps pour effacer les laideurs apportées par les hommes.

Les Blancs viennent certainement des contrées où l'on a oublié que la terre est la mère de tout et que sans elle les hommes comme les animaux vont mourir.

Ce qui est important, ce n'est pas que la terre contienne des richesses au fond de sa nuit, ce qui compte, c'est qu'elle nourrisse et abreuve les plantes, c'est qu'elle porte les bêtes nécessaires à la vie des hommes.

Ce qui est essentiel, ce sont les rivières où coule le sang de la taïga. Ces rivières que les hommes du Sud voudraient enfermer dans des prisons de ciment. Comme si on pouvait enfermer le vent. Comme si on pouvait enfermer l'âme de la terre.

Quand l'aube arrive et qu'ils se lèvent pour recharger le feu et préparer le thé, ils ne parlent pas. Le vent mène sa danse. Un chien, qui les a entendus ouvrir le fourneau, tire sur sa chaîne et pleure. Ce sont toujours les mêmes bruits, c'est la même lumière pauvre qui danse sous l'armature de bois et les peaux tendues, mais quelque chose pèse sur eux. Quelque chose qui les empêche de parler et, peut-être aussi, rend plus lents leurs mouvements.

Ils savaient bien qu'on avait construit des digues et des barrages, mais jamais ils n'avaient imaginé que la retenue d'eau serait de cette taille. Qu'elle viendrait noyer autant de vallées. Et cette vision de tant de terres perdues les a poursuivis toute la nuit. Leur sommeil en a été tout habité.

Ils ont bu le thé et mangé la banique depuis un bon moment lorsque Waboos se décide à proposer :

— Je vais aller voir les pièges.

— Je vais aussi, dit Mooz.

— Pas la peine d'être deux.

— Je veux aller.

Il marque un temps avant d'ajouter :

— Et il faut aussi aller voir s'il y a des castors.

Ils enfilent leurs parkas et détachent les lacets de la portière que le gel a raidis. Elle craque quand Waboos la pousse doucement. Les minuscules flocons scintillent un instant puis sont absorbés par l'air chaud. Les deux trappeurs sortent. Avant de refermer complètement, Waboos passe des bûches aux femmes qui les tirent vers la poêle où, tout de suite, la vapeur monte de l'écorce gelée.

La portière refermée, les hommes donnent à manger aux chiens puis, toujours sans un mot, ils se dirigent vers leur ligne de trappe.

Ils n'ont pas hésité. Ils commencent par la visite des pièges. On dirait qu'ils tiennent aussi bien l'un que l'autre à retarder le moment où ils iront voir si, sous cette vaste étendue de glace, vivent encore des castors.

Ils regardent les pièges. Les amorces sont intactes. Il faut qu'ils atteignent le septième pour y trouver un renard presque blanc. Plus loin, peu avant l'extrémité de la ligne, une martre.

— Un beau mâle, observe Mooz.

— Oui, belle fourrure. Ça se vend bien, mais je t'assure que j'aurais préféré prendre une bête qu'on puisse manger.

L'animal a un pelage foncé, presque noir, avec une queue touffue. Seule la tête est d'un beau gris.

Ils vont jusqu'au bout. Au retour, tandis que Mooz porte les deux bêtes raides comme du bois, Waboos s'arrête pour changer les amorces et refaire le camouflage des pièges.

Arrivés au camp, ils font passer les deux animaux aux femmes puis se dirigent vers la surface pétrifiée de ce lac maudit. Tandis que Waboos tient le bouleau pris dans la glace comme dans du ciment, Mooz cogne à la hache pour le dégager. Lorsque c'est fait, il se redresse et regarde son ami, qui semble avoir peur de retirer le bouleau.

— Tu peux y aller.

Waboos pousse un profond soupir et tire sur l'arbre qui sort lentement. Sur ce tronc, l'eau est mince et n'empêche pas de voir l'écorce. Or l'écorce est intacte. Pas la moindre trace de dents.

— Je le savais, soupire Waboos.

— Moi aussi. Mais il fallait être certain.

Tout en parlant, le gros a sorti de sa mitaine sa main droite, qu'il plonge dans sa poche. Il tire sa ligne de pêche. Aux hameçons, il a déjà placé les petits bouts de lard qui serviront d'amorces.

— Ce sera pareil, fait Waboos.

— Oui. Mais il faut être certain.

Quand la ligne est à l'eau, il en attache le bout au tronc de bouleau qu'il couche en travers du trou.

— À présent, dit Waboos, il faut aller vers l'aval.

— Tu veux voir le barrage ?

— Non, pas si loin. Mais je veux voir tout de même un peu. Pour qu'il n'y ait rien, c'est qu'ils sont venus tout près. Or leur barrage est très loin. Je veux savoir ce qu'ils ont pu faire par ici.

— On va aller, mais il faut détacher les chiens. Les laisser bouger sans qu'ils aillent vers les pièges.

— Tu as raison. Ils peuvent faire courir un lièvre.

À cause de l'argent que donne le gouvernement, les jeunes Indiens ont souvent assez bien accepté les barrages. Les vieux les refusent.

Ils refusent qu'on tue la rivière.

Ils refusent qu'on vide de sa vie toute la taïga.

Ils redoutent que le grand troupeau de caribous de la rivière George ne puisse plus traverser et faire sa migration.

Dans chaque caribou, il y a huit os dont on peut extraire la graisse. Sans cette graisse, les Indiens ne pourront plus affronter le grand froid des hivers.

On ne peut pas s'en aller en forêt en emportant la graisse des boîtes que vend le magasin général. Cette graisse qui vient d'on ne sait quelle usine à poison n'est bonne ni pour les vrais hommes ni même pour les bêtes.

L'argent que donne le gouvernement ne rendra jamais sa vie à la forêt.

Quand monte l'eau arrêtée par les digues de ciment et de pierre aussi hautes que des montagnes édifiées par les hommes des villes, des millions et des millions de bêtes sont noyées. Celles qui ne le sont pas s'enfuient vers d'autres contrées.

Ainsi les barrages vident de sa vie la forêt où les Indiens ont vécu depuis la nuit des temps sans jamais demander l'aumône aux hommes blancs.

En tuant la forêt, les grands barrages ont tué lame indienne. Ils ont privé les vrais hommes de leur dignité.

On n'achète pas l'âme d'un peuple avec de l'argent. Si un peuple accepte de se vendre pour des billets de banque, c'est que son âme est vraiment noire. Et l'âme des Indiens est lumière.

Ils ont cheminé un long moment en silence, le fusil sous le bras, allant de leur pas régulier sur leurs petites raquettes rondes. Et c'est alors qu'ils atteignent un passage de forêt plus épaisse et vont devoir marcher l'un derrière l'autre que Mooz se décide à parler :

— Il n'y a que le castor qui sait construire des barrages sans tuer la rivière.

Il prononce ces quelques mots lentement puis, s'arrêtant soudain, il se tourne vers son compagnon pour ajouter :

— Et quand les hommes construisent des barrages, ils tuent les castors.

Waboos hoche la tête. Le capuchon de sa parka bordé de peau de loup laisse juste voir ses yeux noirs et son nez qui fume.

— Ils ne sont peut-être pas tous morts, dit-il. Mais ils se sont enfuis. Et comme ils sont malins, je pense qu'ils ont remonté le lit de la rivière pour aller jusqu'à l'endroit où l'eau est encore vivante.

— Ça doit être très loin.

— Trop loin pour nous.

— Nous sommes trop vieux et les jeunes n'ont plus de courage !

Waboos s'engage le premier entre les arbres plus serrés et son ami le suit. Ils vont ainsi vers l'aval. Ils se tiennent toujours à proximité de cette rive de lac qui était autrefois le bord de la vallée profonde. À un certain moment, Waboos s'arrête et se retourne.

— Nous n'aurions pas dû rester deux années sans venir ici. Nous aurions vu monter les eaux. Ce n'est jamais bon d'écouter les jeunes. Ce n'est pas dans leur tête que se tient la sagesse.

Ils repartent. Les chiens qui tournent autour d'eux lèvent des perdrix des neiges. Ils tirent tous les deux et quatre oiseaux tombent.

— Tout de même, observe Mooz, il y a très peu de vie par ici.

À peine ont-ils de nouveau fait deux ou trois cents pas qu'ils atteignent une lisière où ils s'arrêtent. Sur une surface large comme un fleuve, la forêt a été rasée, arrachée, broyée, repoussée très loin, dans la direction opposée à la rive du lac. La terre porte des traces de roues énormes et de chenilles. On les devine sous la neige. On devine aussi des emplacements carrés, rectangulaires qui ont porté des maisons. Là, ce devait être une rue. Plus loin, une autre rue.

Une ville était ici qui a disparu. Elle a tué la forêt. Puis elle est partie.

— Ces gens-là, remarque Mooz, font et défont des villes comme nous montons et démontons notre tente.

— Il y a en eux beaucoup de folie.

— Nos tentes ne tuent pas la forêt. Leur ville a tué la forêt.

Les deux hommes avancent et Waboos s'arrête soudain et se baisse. Avec sa mitaine de cuir, il écarte la neige et découvre une épINETTE minuscule plantée dans une petite cuvette creusée dans la terre.

— Ce n'est pas une pousse naturelle.

Ils se mettent tous les deux à chercher. Et ils trouvent d'autres épinettes. Toutes ont la même taille. Chacune a été plantée au centre d'une minuscule cuvette de terre.

S'étant relevés, les deux hommes se regardent longtemps en silence. Puis Mooz demande :

— Crois-tu qu'ils ont voulu replanter la taïga ?

Waboos hoche la tête un long moment avant de répondre :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Mais je ne serais pas étonné qu'un de leurs chamans leur ait dit que les dieux risquent de se mettre en colère. Les dieux n'aiment pas qu'on détruise la forêt. Bien des étrangers sont morts parce qu'ils avaient tué des bêtes pour leur plaisir. Et les autres le savent.

— La peur leur a fait planter des épinettes, mais elle ne leur fera pas ramener les castors.

Les deux hommes demeurent encore un long moment à contempler cet immense espace dénudé où le nordet mène sa course sans rien rencontrer sur son passage qui puisse le freiner.

Ils observent comme s'ils voulaient absolument graver ce spectacle dans leur mémoire. Puis, Waboos s'étant remis en marche, Mooz appelle les chiens et le suit. Coupant à travers la taïga, guidé par son sens infailible des directions, Waboos pique droit sur leur campement. Comme ils progressent avec le vent dans le dos, ils sentent moins le froid.

Bien avant d'atteindre le camp, ils appellent les chiens qu'ils prennent en laisse pour éviter qu'ils n'aillent à leurs pièges. Une fois près du wigwam, ils les attachent.

Puis, sans hâte, ils rentrent et s'assoient dans la chaleur du feu. Ils s'accordent le temps d'allumer les pipes avant de raconter aux femmes ce qu'ils ont découvert.

Cette journée-là a été baignée d'une grande tristesse. La course du vent est une folie qui ne cesse de remuer, mais, sous le wigwam, dans la chaleur du feu et la fumée du tabac, il y a une autre folie. Silencieuse. À peine coupée de soupirs profonds, de la toux rauque et épaisse de Mooz. Même les mouvements et les déplacements lents des femmes qui entretiennent le feu et préparent la viande d'ours et la banique semblent faire partie du silence et de l'immobilité.

Ils ont dit et répété tout ce qui déchire leur cœur. Les hommes ont parlé des petits arbres plantés par les assassins de la rivière et de la forêt. Ils ont parlé aussi des places noires où rien ne poussera parce que les gros moteurs des monstres d'acier ont craché leur huile usée. Ils ont évoqué tous les poisons et ils ont conclu que les hommes des grands barrages peuvent toujours planter des épinettes pour obtenir le pardon des dieux.

Les dieux des Indiens ne sauraient pardonner certains crimes.

Alors, ils ont décidé de s'en aller.

Ils partiront comme sont partis les castors. Mais pas dans la même direction. Les castors ne s'éloignent pas de l'eau. Ils n'ont pu descendre vers l'aval. Ils ont en eux la sagesse qui leur montre les chemins de la vie. Aller vers l'aval, c'est marcher à la mort. Les castors n'ont pu que remonter. Marcher vers l'amont. Vers la source. Vers une eau plus vivante et plus pure.

Mais Waboos le lièvre, Mooz l'orignal, Nika l'outarde et Papigan la flûte sont trop vieux pour suivre le même chemin. Ils n'ont plus assez de forces pour entreprendre la conquête de nouvelles terres de chasse.

— Ah, si les jeunes étaient avec nous !

— Mais les jeunes sont restés où est l'argent du gouvernement.

— Ils sont restés où est la télévision.

— Et le bingo.

— L'argent des barrages.

— Et la motoneige.

— Et le magasin général où on peut tout acheter.

— Les boîtes de conserve des États.

— Le réfrigérateur.

— La maison chauffée par l'électricité arrachée aux rivières mortes.

Ils ont égrené ainsi une longue litanie. Puis, après un silence qui n'en finissait plus, Waboos a pris sa voix de chef pour lancer :

— Demain, nous partirons. Nous essaierons de trapper où nous avons laissé la réserve de viande. Et puis nous retournerons au village.

Après une courte hésitation, sur un ton de raillerie, il a ajouté :

— Au village des dollars et du bingo !

Depuis, ils sont muets.

Ils attendent, assis sur le lit de branchages, autour du feu. Ils vont attendre la nuit pour se coucher. Leurs seuls gestes sont pour alimenter le fourneau, bourrer leurs pipes, prendre une braise et la poser sur le tabac.

Plusieurs fois au cours du jour, ils sortent, tantôt les hommes, tantôt les femmes. La tempête habite toujours la taïga qui continue de geindre et de craquer sous les rafales.

Les femmes ont dépouillé la martre. Waboos les a regardées faire puis il a dit :

— Le père de mon père m’a raconté : aux temps de grande famine, il nous est arrivé de manger de la martre.

— Je n’en mangerai pas, dit Mooz.

— Non, mais les chiens la mangeront.

— Ce n’est même pas certain. Cette viande est trop forte.

— Il faut la laisser geler. Et puis, il faut la cuire des heures et des heures.

Papigan intervient.

— Cuire des heures et des heures ! Son odeur va empoisonner le wigwam.

— Tu exagères.

— Mooz a raison, tu exagères. Il faut la cuire et si nous n’avons rien, les chiens seront bien heureux de la manger.

Cette histoire de martre les a tenus un long moment. Elle les a poussés à évoquer les chasses de jadis. Les temps où ils tiraient trente ou quarante caribous en une journée. Il fallait alors les enfouir sous la neige, rejoindre le camp où les femmes et les enfants attendaient. On pliait bagage, ou attelait les chiens et on venait monter le camp à l’endroit où l’on avait tué les caribous.

Il y avait tant et tant de viande qu’il était nécessaire de construire un grand nombre d’échafauds pour la garder. Et, comme on ne pouvait pas tout manger avant le printemps, on devait allumer des feux qu’on couvrait de mousse pour fumer toute cette viande.

C’était le temps où personne ne tuait la forêt.

Ils ont levé le camp très tôt. Au cours de la nuit, la tempête s'était calmée. Ils sont partis sans un regard en arrière. Ils ne veulent plus voir cette glace qui s'est formée sur une eau morte, une eau où ne reviendra pas la vie qu'ils ont tant aimée.

Ils marchent dans le soleil qui monte. Le ciel est de cristal. Le vent qui siffle à peine leur laisse tout l'espace et c'est le crissement des raquettes, le halètement des chiens, le glissement des toboggans sur la neige glacée qui emplissent le pays.

Leur journée va très loin. Il fait clair avec la lune et les étoiles, et on dirait que la fatigue ne les atteint pas.

Elle est là, pourtant. Mais moins forte que le désir de fuir ces terres où ils ont senti le malheur leur nouer la gorge.

Ils marchent très tard et, alors que les autres, sans doute, iraient encore, c'est le plus fort d'entre eux qui les oblige à la halte. Mooz est soudain pris d'une quinte de toux qui ne veut plus finir. Quelque chose lui dévore la poitrine, le casse en deux et lui coupe le souffle.

— Il faut monter le camp, ordonne Waboos.

Tandis que Mooz continue de tousser et de cracher, les trois autres s'affairent. Waboos prépare le foyer et allume un feu, où, tout de suite, il fait fondre de la neige pour avoir de l'eau chaude et de quoi couler une tisane avec de l'épinette.

Les deux femmes montent la petite tente. Mooz parvient à dire :

— Je coucherai près du feu. Je vous empêcherais de dormir.

— Est-ce que tu es fou ? lui lance sa femme.

— Non... Mais je suis foutu.

— Tais-toi donc !

— Reste tranquille près du foyer. La tisane sera vite prête, dit Waboos en coupant, dans l'eau qui change déjà, des extrémités de branches d'épinette.

Il y ajoute quelques pincées d'un mélange d'herbes et de feuilles sèches qu'il tire d'une vieille boîte en fer toute cabossée.

— Qu'est-ce que tu me donnes ? demande Mooz.

— C'est ce que prenaient les vieux. C'est moi qui ramasse et qui fais sécher, tu ne risques rien. Il y a du peuplier baumier, du thuya, du genévrier de Virginie – tu sais, ce qu'on appelle aussi du cèdre rouge. Avec encore un peu de capillaire et de l'agripaume.

— Si je ne guéris pas avec ça, c'est sûr que je vais en crever.

Il se remet à tousser et crache en direction du foyer.

La tente est montée.

— Tu vas manger, tu vas boire ça et tu te coucheras tout de suite, dit Papigan.

— Je veux bien sa drogue, mais je veux pas manger. Je ne pourrais pas.

Les autres se regardent et Papigan décide :

— Il a raison. S'il ne se sent pas bien, il vomira. Il a de la réserve. Mieux vaut qu'il dorme bien. Il mangera demain.

Ils le laissent se coucher avant de prendre leur repas. Waboos soupire :

— Encore trois journées au moins, et nous serons rendus à la cache. Il sera mieux sous le wigwam. On le soignera. On le soignera et, s'il ne guérit pas, il s'en ira pour les grands espaces. Il marchera dans cette taïga où tout est calme, où le vent chante sans colère, où le soleil brille sur une neige qui ne glace pas les pieds du chasseur.

Personne n'en parle, mais les trois y pensent. Ils se représentent Mooz parcourant ces immensités sans limites où nul homme blanc ne saurait entreprendre des travaux qui risquent de tuer ce que le Créateur a fait de plus noble.

Ils y pensent sans tristesse car ils savent que le jour viendra où tous auront le droit d'aller trapper sur ces terres.

Les jours suivants, ils n'ont pu faire que peu de chemin car Mooz avait de plus en plus de mal à respirer. Ils s'arrêtaient assez tôt et montaient la petite tente. Et chaque soir, pour répondre à son ami qui s'accusait de les retarder, Waboos répétait :

— Chaque journée a son commencement et sa fin.

Le quatrième jour, ils se trouvent encore loin de leur but. Comme ils atteignent la rive d'un petit lac gelé très abrité du nord, Waboos déclare :

— Nous avons à peine passé la moitié du jour, mais nous allons nous arrêter ici. Je sais qu'il y a du poisson. On va monter un bon wigwam et nous resterons jusqu'à ce que Mooz soit guéri.

Le colosse, qui tousse de plus en plus, parvient à articuler :

— Guéri ou fini...

Waboos hausse les épaules et se met au travail. Mooz trouve assez d'énergie pour aider les femmes à ébrancher les épinettes que son ami vient d'abattre. Il tousse, mais il a encore beaucoup de force dans les bras.

Lorsque la construction est terminée, Waboos déclare :

— Nous n'avons plus guère de provisions, mais je ne veux pas tendre des pièges ce soir. Ce serait trop long et je préfère laisser les chiens en liberté. S'ils mangent peu, ils chasseront. Ce sera toujours ça de pris. Je vais juste aller tendre une ligne de pêche.

Il descend vers le lac. Il sait de quelle roche sortent les sources. La glace y est tout de même très épaisse et il doit creuser longtemps pour atteindre l'eau. Lorsqu'il y parvient, les premières étoiles scintillent déjà. L'une d'elles pique son reflet dans le trou qu'il vient d'ouvrir.

— Un œil du ciel dans le lac devrait donner bonne pêche.

Il laisse filer sa ligne où sont six hameçons amorcés. Il la fixe à une branche qu'il pose en travers du trou. Le temps de ce travail, déjà la glace se reforme. Il remonte lentement vers le campement. La fumée qui sort du wigwam sent bon et, bien que l'heure ne soit pas encore très avancée, Waboos a envie de se coucher et de dormir. Avant d'entrer, il donne un demi-poisson à chaque chien. Il n'en reste plus guère ; heureusement, il y a l'ours en réserve dans la cache.

Lorsqu'il arrive, Papigan est en train de cuire la farine dans son chaudron. Nika coupe de la viande de caribou fumée en petits morceaux qu'elle jette dans la bouillie. Elle soupire :

— Il reste pour trois jours.

— Demain matin, fait Waboos, je devrais avoir du poisson. Et, dans la journée, j'aurai tout le temps de poser une belle ligne de trappe.

— Est-ce que tu as vu des traces aux abords du lac ? demande Mooz.

— Non. Mais le vent a soufflé. S'il y en avait ce matin, elles sont effacées. Si la pêche est bonne, nous resterons ici le temps d'avoir du poisson et que tu guérisses. Si nous ne prenons rien, j'irai chercher de la viande dans la cache.

Mooz soupire et se tourne sous sa fourrure pour dormir. Ils l'entendent qui ronchonne contre son

mal, puis il se remet à tousser.

Waboos et les deux femmes mangent lentement. Ils ont déjà fini de fumer leurs pipes lorsque Skouté se met à grogner. Il y a un silence puis, assez loin, quelques jappements.

— C'est bien Skouté, observe Nika.

Mooz, qui s'est assis, se remet à tousser. Il fait effort pour étouffer sa toux mais ne parvient qu'à s'étrangler. En dépit de ce bruit, ils entendent le chien gémir. Waboos se lève, enfile sa parka et ses bottes, empoigne son fusil et sort très vite. Comme Mooz veut se lever aussi, les femmes l'en empêchent.

La lune assez haut dans le ciel éclaire la taïga d'une clarté un peu glauque. Des stratus se sont formés à l'est. Waboos se tient immobile quelques instants, l'oreille tendue. Les deux autres chiens sortant de leur trou de neige sont tout de suite venus se coller à ses jambes.

— Cherchez Skouté. Allez ! Allez !

Ils partent tous les deux. Skouté s'est remis à couiner.

— Il est blessé, grogne Waboos en courant derrière les chiens... Kag... C'est Kag. Sûrement, c'est Kag !

L'homme ne s'est pas trompé. Dès qu'il rejoint Skouté, il le voit aux prises avec un énorme porc-épic. Il a réussi à le renverser, mais l'animal est en boule et, pour atteindre son ventre qui est la seule partie vulnérable de son corps, le chien est obligé de trouver un chemin sous les terribles aiguilles.

— Laisse ! Laisse, Skouté !

Le chien furieux continue d'attaquer et Waboos doit le repousser du pied pour pouvoir assommer le porc-épic d'un coup de crosse. Les deux autres chiens sont allés plus loin et l'homme comprend tout de suite que Skouté avait déjà tué un autre porc-épic.

— Bien, Skouté. C'est bien. Tu es un bon chien... On va te soigner.

Il le caresse et va ramasser les deux porcs-épics.

— Belles bêtes. C'est bien. C'est bien. Tu en auras ta part.

Il revient. Les chiens le suivent en flairant le gibier.

Arrivé au wigwam, il soulève la portière et dit :

— Faites entrer Skouté. Faut le soigner.

Il repousse les deux autres, qui voudraient entrer aussi.

— Tenez, prenez ça. Je vais attacher ces enragés qui vont nous démonter les peaux pour entrer.

Il passe les porcs-épics aux femmes, pousse Skouté vers l'intérieur et va attacher les deux autres chiens, qui se mettent à hurler comme si on les rossait.

Nika a préparé les deux bêtes, qu'elle cuira demain. Elle est sortie pour donner aux braillards une partie de la ventraille. Skouté a eu la plus grosse part. À présent, il faut lui arracher les aiguilles qui sont restées plantées dans son museau. Il en a même une pas loin de l'oeil gauche, et Papigan observe :

— Je ne le croyais pas capable de ça. Il est paresseux.

— La faim donne du courage.

— Je vais le remettre dehors, à présent qu'il n'a plus d'épines. Le froid va le cicatriser.

— Il faut détacher les autres. On sait pas, ils peuvent encore chasser.

Waboos sort avec Skouté et va libérer Kino et Wibatch.

— Allez chasser... Allez !

Comme s'ils avaient compris, les trois chiens partent dans la direction où a eu lieu la première prise. L'homme les regarde s'éloigner. À Kino, qui s'arrête et se retourne, il crie :

— Allez ! Kag ! Kag !

Et le chien se hâte pour rattraper les autres. Waboos demeure un moment immobile. Il observe le ciel. Le vent s'est levé et la lune commence à boire. L'homme rentre lentement et dit :

— Il va neiger. Nous avons bien fait de monter un camp solide.

Mooz, qui s'est recouché, continue de tousser à s'arracher la poitrine. Ses amis restent encore un long moment à fumer et à boire du thé. Après un silence qui leur permet d'entendre grandir le vent, Papigan montre les deux bêtes mortes et raconte :

— Un jour que notre père était tout seul au bord de la Grande Rivière, il a quitté sa tente pour aller pêcher. Kag est entré. Il a cherché. Il a tout retourné. Ce qu'il voulait, c'était le sel. Il a trouvé la provision et il a tout dévoré. Quand notre père est revenu, Kag avait tellement mangé qu'il ne pouvait plus se sauver. Le père l'a tué d'un coup de hache. Il l'a dépouillé. Il l'a fait cuire. Mais il n'a jamais pu le manger tellement la viande était salée. Et même les chiens n'en ont pas voulu.

Longtemps, ils restent éveillés à la lueur du feu, à raconter des histoires de porcs-épics. La légende se mêle à leurs souvenirs et à ce qu'ils ont entendu dire par les vieux. Souvent, ils sont interrompus par la toux de Mooz, qui continue de cracher et de pester contre son mal. Lui aussi aurait des choses à raconter.

Tard dans la nuit, alors qu'ils sont couchés depuis longtemps, ils entendent japper les chiens. Le bruit est assourdi. Le vent miaule beaucoup moins fort. Ce n'est pas qu'il soit moins violent, mais l'épaisseur de la neige sur les peaux éloigne sa voix et c'est comme si sa colère s'était apaisée.

Ce matin, la neige continue de tomber. Le vent vient de l'est. Il est mauvais. Il tourbillonne dans cette dépression de terrain dont le fond est occupé par le petit lac.

Waboos a rentré du bois en disant à sa femme :

— C'était une bonne place pour le nordet. Pour ce vent du levant, c'est moins bien.

Elle a refermé et il est parti vers le lac. Il a chaussé ses raquettes à cause de la couche fraîche. Les chiens marchent derrière lui.

On y voit très mal et il doit chercher un moment le branchage où est attachée sa ligne. Il le trouve enfin et dégage la neige avant d'attaquer la glace qui s'est reformée. Les chiens attendent. Waboos a un rire triste :

— Vous perdez votre temps. Y aura rien pour vous.

Il tire sa ligne lentement. Il y a tout de même de la résistance. Un seul hameçon a pris un doré long comme deux mains.

— Je vous avais prévenus... Rien pour vous. Cet hiver n'est pas avec nous, et il n'est pas non plus avec les chiens.

Il a apporté de quoi amorcer de nouveau. Il le fait en tournant le dos au vent pour s'abriter, mais ses doigts sortis des mitaines de peau sont vite engourdis. Il doit s'y reprendre à trois fois. Il travaille avec un pied sur son doré, que les chiens auraient vite fait de lui prendre. Sa ligne mouillée se raidit et il peine pour la remettre à l'eau. Dès qu'elle est en place, il remonte vers le wigwam avec son poisson déjà raide.

Quand elle le voit rentrer, Papigan grogne :

— Ça fait tout juste autant que la viande que tu avais mise pour amorcer ta ligne.

— Si tu crois que tu saurais faire mieux, tu peux aller. Le lac est assez grand pour deux.

Elle ne répond pas. Tous sentent bien que les choses vont très mal.

Mooz tousse moins. Personne ne pourra l'empêcher de sortir, en fin d'après-midi, pour aller avec Waboos travailler sur la ligne de trappe. Ils ont attaché les chiens et s'enfoncent dans la taïga, en descendant très lentement vers la rive ouest du lac. La forêt y est beaucoup plus épaisse.

Ils amorcent des pièges avec de la ventraille du doré ou de la graisse de caribou. Ils en tendent d'autres pour tenter de prendre des lièvres. Ils abattent des bouleaux et placent des branchages de chaque côté des pièges. Avec cette neige, le lièvre ne trouve rien à manger. Il aime le bouleau et c'est un bon moyen de l'attirer.

La neige a cessé de tomber, on dirait que le vent veut tourner. Mais il n'est pas encore bien décidé. Il se cherche sous un ciel où se promènent lentement des grisailles que le soir colore d'un jaune très pâle.

Lorsqu'ils reviennent sur leurs pas, Waboos se baisse. Regarde la neige.

— Tu as vu une trace ?

Waboos se redresse pour fixer son ami.

— Tu as craché... Tu as craché rouge... Tu es très malade.

— Ça m'est déjà arrivé. Faut rien dire aux femmes.

Ils reprennent leur marche puis, comme Mooz se remet à tousser, ils s'arrêtent. Dès que sa quinte est apaisée, son ami regarde encore ce qu'il a craché.

— Tu saignes beaucoup.

— Ça purifie la poitrine.

— Ne dis pas de bêtises.

— Viens. Et ne parle pas aux femmes.

— Dès que tu pourras marcher, nous lèverons le camp. Nous prendrons la viande d'ours et nous rentrerons au village.

Ils partent. Trois fois encore ils doivent s'arrêter pour que Mooz reprenne son souffle. Et, chaque fois, il répète :

— Guéri ou foutu, pas la peine de faire peur aux femmes.

— Sois tranquille, je ne dirai rien.

Ils rentrent. À présent le ciel est noir au-dessus d'eux et presque rouge derrière les arbres, du côté du couchant. Mooz a un gros rire.

— Tu vois, le ciel saigne aussi. Ça lui arrive souvent et ça ne l'empêche pas de continuer à vivre, et à gueuler plus fort que moi !

Tandis qu'il se coule sous la portière de cuir, son compagnon va donner à manger aux chiens et vérifier qu'ils ne risquent pas de se détacher. Puis, après un dernier regard vers l'ouest, il rentre à son tour en poussant quelques bûches vers l'intérieur du wigwam où la chaleur épaisse sent la graisse de porc-épic.

Quand le froid est très intense et la neige épaisse, il fait une bonne chaleur à l'intérieur du wigwam. Les peaux qui le recouvrent sont épaisses. La neige s'accroche aux poils et double l'épaisseur. Les jeunes n'aiment plus dormir sous cet abri qui vient du fond des âges. Les jeunes ne vont plus guère en forêt, mais, lorsqu'ils se décident à y aller, ils préfèrent au wigwam leurs tentes modernes. Elles sont plus légères, bien sûr, mais on s'y trouve moins à l'aise. Elles ne sont pas faites avec ce qui vient de la taïga. Le vent ne peut pas leur parler le même langage. D'ailleurs, combien de jeunes peuvent-ils encore comprendre vraiment ce que raconte le vent ?

Bon nombre d'anciens sont nés sous le wigwam. Ils y ont passé toute leur enfance et une grande partie de leur vie. C'est là qu'ils sont vraiment heureux. Même par les hivers les plus durs, ils aiment la vie sous ces piquets de bois recouverts de peaux d'orignal ou de caribou.

Le wigwam fait partie de la forêt. On peut y vivre heureux. On peut y mourir en continuant d'écouter ce que raconte la forêt.

Les tisanes ont sans doute fait un certain effet : cette nuit, Mooz a toussé beaucoup moins. Ce matin, il est le premier debout. Ranimant le feu, il annonce d'une voix presque claire :

— J'ai faim.

— C'est une bonne maladie, répond Waboos, qui se lève aussi.

Le vent semble souffler très fort.

— Le froid a pris encore de la gueule, annonce Waboos, qui n'a pas besoin de sortir pour en être certain.

Les femmes se lèvent à leur tour et préparent le thé. Nika coupe de petites tranches de banique.

— C'est tout ce qui reste. Après, il n'y a plus que le fond de la poche de farine.

— Il est temps de retrouver ce que nous avons laissé en haut de l'échafaud avec la viande d'ours, remarque Papigan.

Dès qu'ils ont mangé, les deux hommes sortent. Ils s'y attendaient, mais, tout de même, le froid les surprend.

— Tu devrais rester au chaud, conseille Waboos.

— J'ai besoin de bouger.

Ils coupent une dizaine de bûches qu'ils passent aux femmes puis, ayant donné quelques pauvres débris aux chiens, ils prennent haches et fusils et se dirigent vers leur ligne de trappe. C'est Waboos qui va en tête. Au premier piège, il s'arrête. L'amorce a disparu, le piège s'est détendu mais rien n'a été pris. Il se tourne vers Mooz. Son regard est sombre.

— Je n'aime pas ça.

— Moi non plus.

On sent qu'un mot est là, entre eux, et que ni l'un ni l'autre n'ose le prononcer. Trois pièges encore, tous les trois vides d'amorce et détendus.

Plus loin, ce sont les collets à lièvre. Le bouleau a bien fait son office. Deux ont fonctionné. Ils ont été arrachés tous les deux. Du sang et du poil roux tachent la neige. Cette fois, il n'y a plus de doute et il faut bien le dire. C'est Waboos qui lance :

— Carcajou !

Alors, d'une voix grave, très lente, comme épuisée, son ami parle à son tour.

— Oui... Carcajou... Ça ne peut être que lui.

Et, dans un souffle un peu rauque, comme s'il redoutait d'être entendu, il ajoute :

— Nous sommes maudits !

Ils vont jusqu'au bout de leur ligne. Toutes les amorces ont disparu. Trois collets encore ont été arrachés avec ce qui s'y était pris.

Les deux hommes reviennent en rapportant leurs pièges. Ils savent qu'il est inutile de les tendre à nouveau. Le carcajou reviendra. Or nul trappeur, jamais, n'a réussi à le prendre au piège. C'est

l'animal le plus rusé qui soit. C'est le plus féroce aussi. Il s'attaque même à l'orignal, même à l'ours gris. Le seul moyen d'en venir à bout est le fusil, mais il est tellement méfiant qu'il faut parfois des semaines pour réussir à le voir de fort loin. Et les deux hommes savent bien qu'ils ne peuvent pas tenir des semaines sans rien prendre.

— Demain, dit Mooz, il faut partir.

— Si tu es mieux, nous partirons. Sinon, j'irai seul à l'échafaud.

Il fait au moins dix pas en silence avant de se retourner.

— Il faut y arriver avant qu'il le découvre.

— Il est très haut, il ne grimpera pas.

— Il peut grimper.

— Je ne crois pas. Pas à cette hauteur.

— Il peut aussi le faire tomber.

À leur retour, ils passent par le lac. Par chance, il y a deux belles truites et un gros doré. Sur place, ils éventrent le doré pour amorcer de nouveau et remettre la ligne à l'eau. Puis ils regagnent le camp. Ils donnent tout de suite les têtes de poisson aux chiens et ils les détachent.

— S'ils sentent le carcajou, dit Mooz, ils auront peur. Ils voudront rentrer près de nous.

— Faudra les faire venir. Je ne voudrais pas qu'on en perde un. Ce serait un malheur.

Dès qu'ils se glissent sous la tente, les femmes comprennent qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Ils ont trois beaux poissons, cependant ils sont tristes. Elles savent qu'il est trop tard pour lever le camp et pourtant, elles viennent de les entendre poser les pièges dans la caisse d'un toboggan. C'est Papigan qui interroge :

— Alors ? Rien ?

— Rien.

Ils se regardent et c'est encore Papigan qui parle d'une voix que la peur fait grincer :

— Ne me dites pas qu'il est venu !

Les hommes font oui de la tête. Personne n'a le courage de prononcer son nom. Pourtant, les femmes ont compris qu'il s'agit bien de lui.

Le carcajou, on en parle beaucoup autour du feu, sous la tente ou devant la claie de branchages, mais on en parle seulement lorsqu'il est loin. Quand on sait qu'il ne risque pas de venir.

Même le grizzli a peur de lui.

Et, s'il quittait la forêt pour se rendre sur la banquise, même l'ours blanc aurait peur de lui.

Il est plus intelligent que bien des hommes. Il dévore tellement qu'en certains pays on le nomme le glouton. Il est le plus audacieux de tous les mustélidés.

Seuls les loups, lorsqu'ils sont en très grand nombre, peuvent venir à bout de ce rusé féroce et très batailleur.

Le carcajou, c'est le diable. La grande terreur des trappeurs, c'est de le savoir dans la forêt car rien ne lui résiste.

Le carcajou, c'est le diable invisible.

Les pères des pères de tous les Indiens l'ont toujours redouté. Nul n'est assez fou pour oser dire qu'il n'a pas peur de lui.

Dès que leurs enfants sont en âge de comprendre et d'aimer la taïga, les Indiens les mettent en garde contre cet animal comme on mettait jadis les petits des hommes blancs en garde contre le diable et les puissances du mal.

Cette nuit, les trois chiens ont dormi avec leurs maîtres, dans le wigwam. Deux fois, ils ont hurlé en flairant sous la portière. Les deux fois, Waboos, qui s'était couché tout habillé et botté, a bondi sur son fusil. Il est sorti en criant :

— Tenez les chiens, ils se feraient tuer !

La nuit était voilée, pourtant, la deuxième fois, il a vu une ombre bondir entre les épinettes. Il a tiré, en vain.

Et, ce matin, non seulement il y a partout des traces du carcajou, mais il a même rongé une lanière de cuir qui était attachée à l'un des toboggans pour tenir une caisse.

— Si nos chiens étaient restés dehors, constate Mooz, ils seraient morts tous les trois.

Waboos ne dit rien. Son visage reste tendu. Il précipite le départ. Pendant que les autres démontent les peaux, il court jusqu'au lac. Il y a cinq beaux poissons à sa ligne. Il les rapporte et les lance aux femmes en grognant :

— Si la trappe avait donné autant, on pouvait rester là quelques jours.

Ils sont vite prêts à partir. Le ciel qui semblait chargé de neige s'est déchiré d'un coup. Le vent a tourné au nord. Il éparpille les nuées et se laisse tomber sur la terre avec une violence soudaine qui surprend. Il ne porte pas de neige mais de la glace.

— C'est le pire des nordets, constate Nika. Celui qui perce les vêtements. Il va chercher la peau de l'homme sous la fourrure et il la mord comme un loup.

— Heureusement qu'il nous pousse, observe Mooz. Nous l'aurions en pleine face, ce serait bien pire.

Ils vont à bonne allure, mais, à cause des quintes de toux, ils sont obligés de s'arrêter à plusieurs reprises. Chaque fois, il faut allumer un feu et préparer une infusion. C'est une perte de temps considérable et Mooz se lamente.

— Tais-toi, gronde Papigan, tu te fais tousser !

Le soir, Waboos constate :

— Nous mettrons au moins quatre jours.

Le matin du deuxième jour, en dépit du vent de plus en plus violent, ils relèvent des traces tout près de la tente. Le carcajou les a suivis.

— Je le savais, dit Nika, les chiens étaient contre moi, ils ont remué et grogné trois fois.

— Tu aurais dû me réveiller, reproche Waboos.

Sa femme hausse les épaules.

— Pour te faire gaspiller de la poudre ?

— Si on ne le tue pas, il ne nous fouta jamais la paix. Il va s'accrocher après nous. Il sait que nous tendrons des pièges. C'est un mauvais chasseur. Il faut que les autres chassent pour lui.

Dans la matinée, alors qu'ils se sont arrêtés pour faire prendre une infusion à Mooz, Skouté, qu'ils

ont dételé, file comme une flèche. Waboos saute sur son fusil et part derrière lui. Il a à peine disparu depuis quelques minutes dans la tempête que cinglent deux coups de feu.

— Il n’a pas pu le tuer en plein jour, affirme Mooz. C’est autre chose.

En effet, Waboos revient bientôt avec deux perdrix des neiges.

Ce soir-là ils campent près d’un lac tout en longueur où court une rivière qu’ils connaissent bien. Mooz annonce :

— Ici, la vie de l’eau est belle sous la glace. Il y a beaucoup de poissons, toujours.

Waboos le sait. Il amorce deux lignes avec les ventrilles de perdrix et va creuser pour les tendre en deux points différents du lac.

Cette nuit-là, le froid est encore plus intense et le vent est une terrible lame.

À l’aube, Waboos rapporte neuf dorés de belle taille et deux petites truites.

— Vous pouvez tendre les lignes. Trois ou quatre jours ici, et ça fera du poisson. Moi, je vais partir avec un des chiens jusqu’à notre échafaud. Je rapporte la viande et nous pourrons tenir jusqu’à ce qu’il fasse moins froid et que Mooz tousse moins.

— Tout de même, fait Mooz, tout seul...

Waboos l’interrompt :

— Est-ce que tu n’es jamais allé seul en forêt ?

— Bien sûr, mais...

Sa toux l’empêche d’en dire plus.

— Demain, je partirai très tôt. En deux journées, je peux faire l’aller et le retour.

— Prends au moins deux chiens.

— Non... Seulement Skouté.

Personne n’a rien à ajouter. Simplement, Nika propose :

— Demain, nous monterons un wigwam. Pour quelques jours, ça vaut la peine. Le froid se raidit. Il va s’accrocher au pays et il risque de rester encore plusieurs lunes.

Les autres approuvent. Ils n’ont plus qu’à attendre.

Avant de s'endormir, ils ont parlé du froid. Comme une longue litanie où chacun avait un couplet à ajouter. Ils ont répété que, de mémoire d'homme, on n'avait vu un gel pareil avant le solstice. Et Mooz a affirmé :

— Les dieux sont avec nous. Nous souffrons du froid, c'est une épreuve. Mais il est là pour détruire les barrages des Blancs. L'eau va se bloquer jusqu'au fond de leurs lacs et leurs barrages éclateront comme le tronc des arbres quand le gel les prend jusqu'au cœur.

Mooz a parlé ainsi et, ce matin, en poussant le toboggan vide que tire Skouté, Waboos pense aux propos de son ami. Il n'a rien répondu, mais il sait, lui, que ceux qui ont édifié les barrages et noyé les vallées sont assez malins pour avoir tout prévu. Ce n'est pas l'hiver avec ses vents et ses glaces qui viendra à bout de leurs travaux. De toute manière, le mal est fait. Les castors sont partis, les autres animaux aussi, qui sont les frères des Indiens et leur offrent leur chair quand ils n'ont rien à manger. Seul est resté le carcajou. Parce que le carcajou est aussi obstiné que l'homme. Il a voulu demeurer ici, et à présent il a faim. Une faim terrible. Et, tant qu'il sera là, les autres animaux ne reviendront pas. Tant qu'il sera vivant, les Indiens qui veulent encore subsister de la forêt seront menacés de mort.

À plusieurs reprises, Waboos s'arrête pour examiner le sol. Il porte quelques traces, mais le vent les a à moitié effacées. On ne peut plus les lire de manière certaine.

Waboos et Skouté marchent d'une bonne allure très soutenue et presque sans halte. Et ils atteignent leur but alors que le jour est encore là. Une lumière suffisante pour que, de loin, Waboos constate que ce qu'il a tant redouté sans oser en parler est une réalité. Ni l'ours, ni le chat sauvage, ni aucun animal ne pouvait grimper aux troncs d'épinettes parfaitement lisses de l'échafaud qu'ils ont dressé. Le carcajou y est parvenu.

Il n'y a plus rien.

Une rage froide pénètre le vieil Indien. Il s'approche. Au sol, des débris de la toile dans laquelle ils avaient enveloppé la viande d'ours. Quelques gros os que Skouté va flairer et dont il s'éloigne très vite. Ce qu'il n'a pu ni manger ni emporter, le fauve l'a imprégné de son odeur fétide, irrespirable.

— Tu es venu... Tu as tout détruit... Tu n'as pas le droit... Tu ne voles pas pour te nourrir, tu voles pour voler. Tu détruis pour détruire... Tu es parti. Tu te caches... Je saurai te retrouver et je te tuerai.

L'homme serre son fusil dans son poing. Il regarde tout autour, puis, ayant dételé son chien, il descend au lac où il creuse la glace pour tendre une ligne.

De retour à l'endroit où ils ont laissé l'armature de leur wigwam, il coupe du bois et allume du feu. Il fait dégeler puis griller le poisson qu'il a apporté. Il partage avec son chien poisson et banique puis, ayant placé son toboggan en travers du nordet, à deux pas du foyer, il s'enveloppe dans sa couverture de peaux de lièvre et se couche. Avant de s'endormir, il parle encore longtemps au carcajou. Il lui dit qu'il est le diable et il lui promet de le tuer.

La nuit a été très froide. Chaque fois qu'il s'est réveillé pour recharger son feu, Waboos a entendu hurler le lac sous la glace et claquer comme des coups de fusil les troncs d'arbres.

À plusieurs reprises, Skouté, couché contre lui, s'est levé en grondant. Et, chaque fois, l'Indien l'a calmé.

— Tais-toi. Il ne peut pas être là. Il sait qu'il n'y a plus rien à manger. Il est vers eux. Mais ils auront rentré les chiens. Ne t'inquiète pas.

À l'aube, le froid s'intensifie encore. Le nordet prend de la force. On dirait qu'il affûte ses lames sur la meule incandescente du levant.

Le soleil est encore derrière la taïga lorsque Waboos descend au lac relever sa ligne. Les amorces sont intactes. Il regarde son chien et murmure :

— Nous sommes maudits. Jadis, ce lac était très bon... Plus rien. Pourtant, les Blancs ne l'ont pas touché.

Il lui reste un morceau de banique gros comme la main et le quart d'une tablette de chocolat. Il partage avec Skouté.

— Espérons qu'ils auront pris du poisson.

Il roule sa couverture et, ayant attelé son chien, il reprend la piste. Cette fois, il va face au vent et doit s'arrêter à quatre reprises. Skouté est à bout de souffle, lui aussi.

Le chien mord la neige dure, l'homme mâchonne le tuyau de sa pipe qu'il ne bourre plus. Il est trop torturé par la soif et ne veut plus s'attarder à faire du feu.

La nuit est tombée lorsqu'ils arrivent au wigwam. Dès qu'ils entrent, Nika montre Mooz couché, le visage luisant de sueur, le souffle court. Le malade ne dort pas. D'une voix faible, il dit :

— Demain, ça ira mieux.

Il y a, près du fourneau, sur une planche, sept gros poissons.

— Nous t'avons attendu pour manger.

— J'ai très faim, dit Waboos. Et le pauvre Skouté aussi.

— Vous n'avez rien pris ?

— Seulement ce que j'ai emporté.

Les deux femmes et Mooz se regardent, puis tous les trois lèvent les yeux vers Waboos. Il ne prononce pas un mot. Il hoche la tête lentement.

C'est seulement lorsqu'ils ont mangé et bu leur thé bien chaud que Waboos explique :

— Il n'a rien laissé. Que des os puants et des bouts de bâche grands comme la main.

— La nuit dernière, fait Papigan d'une voix toute chargée de colère, il est venu ici. Il a encore coupé des courroies. Mooz avait tendu six pièges, il a pris les amorces et il a recouvert les pièges d'une bonne couche de neige.

— Ici, dit Mooz, il y a du poisson et il y a du lièvre. Si ce n'était pas ce monstre...

Très calmement, Waboos déclare :

— Demain matin, je partirai avec Skouté. Il suivra sa trace. Je ne reviendrai qu'après l'avoir tué.

— Nous ferions mieux de reprendre la piste vers le sud, dit Nika.

— Non. Nous n'irions pas loin. Ici, avec le poisson, vous pouvez tenir. Moi, je le tuerai. Après, nous aurons du gibier et Mooz guérira.

Il laisse passer le temps d'une réponse qui ne vient pas, puis, s'étant levé, il enfle ses bottes et sa parka.

— Je vais faire pisser les chiens.

— Je peux y aller, propose Papigan. Tu es fatigué.

— Je dois interroger la nuit.

Il soulève la portière, appelle les chiens et sort avec eux. Skouté et Wibatch restent près de lui mais, aussitôt dehors, Kino se met à flairer une piste et part comme un fou en aboyant.

— Kino ! Kino ! Kino !

L'Indien a beau appeler et siffler, le chien est déjà loin en direction de l'est, c'est-à-dire dans la partie la plus touffue de la taïga. L'homme appelle encore puis, ayant fait rentrer les deux autres chiens, il prend son fusil et part lui aussi vers l'est. La lune à son premier quartier est à peine levée. On y voit très mal. Après une centaine de pas, Waboos s'arrête à un endroit où ils ont coupé des épinettes. Il tend l'oreille. Il n'entend plus le chien. Le vent est trop violent. La forêt couvre de sa voix multiple tous les autres bruits. L'homme appelle encore, puis, lentement, toujours l'oreille tendue, il revient vers le camp. Lorsqu'il rentre, les autres l'interrogent. Il explique où est parti Kino. Nika dit avec tristesse :

— C'est dommage. C'était un bon chien. Personne n'ose espérer qu'il reviendra. Après un moment, Mooz soupire :

— À présent, nous n'avons plus que deux chiens. Et il se remet à tousser.

Nika s'est déjà levée une fois pour recharger le feu lorsqu'ils sont réveillés par des hurlements assez proches.

— Il le tue ! Il le tue ! crie Papigan.

Waboos bondit dans ses bottes et enfile sa parka. Mooz essaie de se lever, mais les femmes l'obligent à rentrer sous sa fourrure. Elles retiennent aussi les deux chiens qui veulent suivre leur maître.

Son fusil armé et sa hache passée dans sa ceinture, Waboos sort très vite. Quand il arrive dehors, les hurlements ont cessé. Il ne perçoit plus qu'un gémissement assez proche. Il se dirige vers l'est.

Le croissant de lune est déjà haut dans le ciel. Le vent violent et le froid très dur font scintiller des milliers d'étoiles.

L'homme n'a nul besoin d'aller bien loin. À l'endroit où ils ont abattu, la neige est tassée. Elle est marquée par de nombreuses traces de course et de lutte. Du sang a giclé. Des poils sont collés partout. Une traînée de sang s'engage entre les épinettes et disparaît dans un fourré. Il la regarde quelques instants mais renonce à la suivre. Il se sent habité d'une grande haine. Tout bas, il jure entre ses dents :

— Je te tuerai... Je te tuerai...

Lentement, comme écrasé par la fatigue, il regagne le wigwam où il reprend sa place sans prononcer un mot. Les autres qui le regardent ne posent aucune question.

Le feu ronfle derrière les tôles. Il fait chaud. Déjà, les deux chiens se sont rendormis.

TROISIÈME PARTIE

La traque

Un jour viendra où, d'un geste lent, nous disperserons toutes choses pour entrer seuls dans l'éternité.

Père Sertillanges O.P.

Waboos est en route avant que le soleil ne soit sorti de la forêt. Il marche vite derrière Skouté, qui a tout de suite pris la piste du carcajou. L'homme n'a pas à l'appeler souvent pour qu'il reste à quelques pas devant lui. Skouté est un chien intelligent et prudent. Bien qu'il ne se soit jamais trouvé en présence d'un carcajou, il sait, il sent très bien ce que ce fauve est capable de faire.

Ils ont à peine marché une petite demi-heure qu'ils arrivent à l'endroit où le carcajou s'est arrêté pour dévorer sa proie. La neige, là aussi, est très marquée.

Skouté flaire longuement, tourne en rond plusieurs fois avant de piquer droit vers la souche d'une vieille épinette déracinée. Sous les racines, il y a comme une petite grotte dont le chien s'approche avec beaucoup de méfiance.

Waboos a pris son fusil à la main. À mi-voix, il dit :

— Non, mon pauvre vieux, ce serait trop beau si on le trouvait déjà. Il a dormi là. Mais il doit y avoir un moment qu'il est parti.

Le chien hésite encore avant de prendre la direction de la pointe sud du petit lac.

À partir de là, les traces du carcajou sont beaucoup plus lisibles. Elles sont même très nettes. À un endroit où il a pissé, Waboos n'a pas besoin de se mettre à quatre pattes pour sentir l'odeur atroce. À peine s'est-il baissé qu'elle le prend à la gorge et l'oblige à se redresser et à s'éloigner.

C'est une odeur qu'on ne peut confondre avec aucune autre. Il se souvient de la première fois où il l'a sentie. Il devait avoir une dizaine d'années. Il était allé pêcher avec son père et son oncle. Ils s'étaient éloignés de leur tente bien fermée. De retour, quelques heures plus tard, ils avaient vu dans la peau une énorme déchirure. Le père avait tout de suite compris.

— Carcajou !

À l'intérieur, tout était retourné, déchiré, saccagé. Ce que l'animal n'avait pas pu dévorer, il l'avait souillé. Rien n'avait pu être sauvé. Pas une once de farine. Et l'odeur était telle qu'ils avaient dû tout abandonner. Heureusement, les pêcheurs étaient sortis avec leur canoë, sinon, l'animal s'y serait attaqué aussi. Ayant brûlé la tente et ce qu'elle contenait encore, ils avaient regagné le village.

Ce matin, après tant et tant d'années, c'est cette odeur que Waboos vient de retrouver. Il se borne à répéter :

— Je te tuerai !

Il marche un moment avant d'ajouter :

— Toi, tu n'es pas notre frère. Tu es le diable. Il faut te tuer. Ta chair n'est pas bonne, mais ta fourrure est chaude. La neige ne colle pas sur ton poil. Elle ne colle pas parce que tu es le diable et que tout s'enfuit à ton approche. Mais moi je ne fuirai pas... C'est toi qui as peur de moi.

Skouté continue sa quête. Il reste prudent. Dès qu'il ne sent plus son maître derrière lui, il s'arrête et attend.

Comme la piste a obliqué, ils progressent à présent avec le vent sur leur gauche. Le sol est très inégal et la marche de plus en plus pénible. Dans les bas-fonds, la neige s'est accumulée et l'homme

doit s'arrêter pour chausser ses raquettes. Skouté enfonce. On voit que le carcajou a peiné aussi.

Vers la fin de la matinée, le chien s'écarte soudain de la piste qu'ils suivent. Il file sous des ronciers et lève une compagnie de perdrix des neiges. L'homme tire deux fois ; trois oiseaux tombent. Très fier de lui, Skouté vient se faire caresser.

— Comme ça tous les jours, nous n'aurons jamais faim.

Waboos n'a emporté que son sac qui contient sa réserve de cartouches, du fil pour les collets, ses lignes de pêche, le sel, le sucre, le thé, une tablette de chocolat, des allumettes, une toute petite poche de farine, une minuscule poêle, une gamelle pour le thé et un gobelet. Sur le sac, la couverture en peau de lièvre.

Avant la tombée de la nuit, ils font halte près d'un lac assez long mais étroit, formé par le renflement d'une petite rivière. Waboos sait qu'il y a là beaucoup de poissons et il tend deux lignes qu'il amorce avec de l'intestin de perdrix. Il dresse ensuite un petit matchegin entre deux arbres.

Devant, il allume son feu. Il prépare ses perdrix. Assis le dos à la claie de branchages, Skouté suit chacun de ses gestes. L'homme lui parle avec douceur.

— Tu es un bon chien... J'aime bien être avec toi. Tu es un vrai chien de la taïga. Tu la connais aussi bien que moi.

Dès qu'ils ont mangé, ils se couchent. Le chien se tient contre le flanc de son maître, il pose son museau sur ses pattes de devant et on dirait qu'il dort sans cesser de scruter la nuit.

Ni le chien ni le maître ne trouvent le sommeil. Tous deux sont habités de leur passé commun. Les mêmes images sont en eux. Les chasses, les longues courses. Les troupeaux innombrables de caribous. Les rencontres avec l'ours ou l'énorme orignal qui donnait de la viande pour nourrir les hommes et les chiens durant des lunes et des lunes.

À demi endormi, Waboos revoit Skouté tout petit, quand il l'a rapporté chez lui parce qu'un homme qui connaissait mal les chiens n'en voulait pas. Sans remuer les lèvres, il murmure :

— Je t'ai sauvé. Cet imbécile t'aurait tué. Je t'ai aimé tout de suite, Skouté. Tu es comme mon fils. Depuis que tu es à moi, on ne s'est jamais quittés.

Ses yeux se ferment, mais l'image de son chien reste imprimée comme une lueur à l'intérieur de ses paupières.

Skouté somnole, mais son regard filtre entre ses poils et ne quitte pas le visage du maître.

Cette nuit, le froid a encore augmenté. Le vent ne cesse de prendre de la gueule. Le bois brûle tellement vite qu'il faut très souvent recharger le feu.

Quand Waboos s'endort, terrassé par la fatigue, il plonge d'un coup dans un vide sans fond. Et, pourtant, son sommeil n'est jamais tout à fait rond. Sur le matin, alors que son feu est encore bien vivant pour un bon moment, il doit se lever. Skouté vient de bondir. Il grogne. Son poil se hérisse sur sa nuque et sur son échine. Waboos empoigne son fusil.

— Où il est ?

Skouté s'avance de quelques pas sur la gauche, mais on sent qu'il a peur de s'éloigner du feu. Gêné par la lueur du foyer, l'homme voit pourtant nettement une forme sombre qui se déplace entre les arbres. Il épaule et tire ses deux cartouches. Mais il sent tout de suite qu'il n'a pas atteint son but. Le carcajou a disparu. Et la nuit est trop noire pour qu'il soit possible de le poursuivre. L'homme enrage. Il est trop tard pour qu'il se recouche. Il recharge son feu une fois de plus et fait chauffer l'eau pour son thé. Il lui reste de la perdrix cuite qu'il mange tiède. Skouté croque les os.

Quand il a fini son repas et son thé, Waboos demeure assis à scruter la nuit jusqu'à ce qu'une première lueur se devine vers l'est. Il prend sa hache et son fusil, et va relever ses lignes.

Le froid est tel qu'il doit cogner un long moment avant de pouvoir tirer les fils. Il n'a pris que deux dorés qu'il va cuire avant de partir.

En dépit du nordet qui fauche très bas, le froid est une masse. Étrange sensation d'un univers pétrifié où le vent passe sans parvenir à remuer quoi que ce soit.

La taïga est entièrement prise dans une carapace de glace.

Ce matin, le ciel est d'une limpidité et d'une luminosité qui étonnent même un Indien, même peut-être les bêtes. L'aube est sonore. Le soleil accroche partout des éclats tranchants, des reflets qui font mal aux yeux, des transparences où joue le vent.

On dirait que ce monde de verre fin va se briser en mille et mille morceaux au moindre souffle, et pourtant le vent qui fait rage de nouveau ne peut rien contre lui. Ses grands élancements sifflent et s'égratignent sur ses aiguilles.

De nombreux arbres ont été brisés depuis peu. D'autres restent encroués.

Waboos avance prudemment sur ses mocassins. Le sol est croûté. Chaque bosse, chaque dévers est un piège luisant.

Durant trois jours, l'homme et le chien vont sur la piste du carcajou. Le vent même semble immobile. Il va toujours le même chemin, à la même vitesse, en sifflant le même air inlassablement. Plus rien ne se modifie. L'univers s'est figé dans cette froidure accrochée aussi bien au ciel qu'à la terre.

Le temps s'est pétrifié. Rien de vivant ne le traverse, pas le moindre gibier. Ce qui n'a pas cessé de se développer, c'est la faim qui ronge le corps de l'homme et de son chien.

Ils vont comme s'ils recommençaient éternellement le même trajet dans des conditions identiques. Même aube rose et bleue. Même montée de la lumière jusqu'au blanc aveuglant de midi. Même midi éblouissant revêtu de millions de diamants accrochés partout. Mêmes crépuscules du soir violacés aux ombres sans buée qui sourdent des moindres creux et grandissent sous les bois.

Durant trois longues journées, l'homme et le chien vont comme si le fauve qu'ils suivent devait les entraîner loin, très loin, tout au nord du Nord.

La nuit, à plusieurs reprises, Skouté réveille son maître. Waboos se lève, son fusil armé à la main. Le carcajou est là. Ils le savent. Il profite de l'obscurité pour rôder. Au matin, sa trace fait le tour du lieu où ils ont dormi. Il a tourné pour voir si des pièges étaient tendus.

— Il est comme nous, dit l'homme. Il a faim. S'il n'y avait pas le feu, il nous attaquerait quand on dort. Si je n'avais pas mon fusil, il nous attaquerait durant le jour. Mais le carcajou connaît le fusil. Il sait tout sur moi comme je sais tout sur lui. Mais toi, Skouté, tu le sens venir.

Le quatrième jour, Waboos profite qu'ils sont dans un bas-fond pour creuser la neige croûtée jusqu'à atteindre cette mousse dont les caribous sont si friands. Il en fait provision et, le soir, ayant allumé son feu, il la fait bouillir longuement en changeant deux fois l'eau pour enlever l'amertume. Il la mange.

Et son chien en mange aussi. Elle a très mauvais goût, mais il faut bien se nourrir.

Les lacs n'ont plus de poissons. La taïga n'a plus que le carcajou.

Waboos, qui a tendu sa ligne hier au soir, n'a rien pris. Il faut dire qu'il n'avait rien pour amorcer. Il a coupé un tout petit bout du cuir de sa ceinture, mais le poisson n'en a pas voulu.

— J'ai manqué de sagesse. L'hiver nous tuera.

Il reprend tout de même la piste du carcajou qui, cette nuit encore, est venu tourner autour d'eux.

— Il attend que nous soyons morts pour nous prendre.

Mais l'animal a dû partir assez tôt, car ses traces sont moins lisibles que les autres jours. Et la fatigue de Waboos est telle qu'il ne marche plus aussi vite.

Pourtant, vers le milieu de la matinée, son cœur bondit. Skouté vient de s'arrêter devant un trou que le carcajou a creusé sous une roche en surplomb. Il a soulevé la neige. Il est allé jusqu'aux mousses et aux lichens. Il semble avoir fouillé avec rage.

— Il a vraiment faim, dit Waboos, il cherche des rats ou des larves d'insectes.

Très prudent, le chien flaire longuement avant d'entrer sous la roche. L'homme tient son fusil prêt. Skouté renifle. Éternue. Recule puis avance de nouveau sous cette roche. L'homme la contourne et voit tout de suite que le fauve est sorti de l'autre côté, où sa piste pique droit sur une épaisse touffe d'épinettes.

Le chien sort par où est sorti le carcajou et reprend sa quête, plus excité qu'avant. C'est sans doute que l'animal est plus près. Mais l'homme sent bien que ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il le rejoindra.

Dans l'après-midi, il a la chance de tuer un lièvre presque blanc. Il le dépouille près de son feu. Comme il n'y a pas de lac à proximité, il ne peut pêcher. Il enferme la ventraille dans la peau et la met dans son sac. Il fait cuire le lièvre, qui est très maigre et très dur. Pourtant, ce soir, il mange et son chien mange aussi. Demain ils en auront encore un peu et, s'ils couchent près du lac, l'homme a de quoi amorcer une ligne.

Ce soir, un peu moins fatigué, Waboos va très tard. La nuit est presque là lorsqu'il décide de s'arrêter au pied d'une petite falaise où ils seront bien abrités. Il coupe son bois, allume son feu et met à fondre de la glace pour son thé. Comme chaque soir, il sort de sa poche sa pipe vide et la tête un moment.

Très vite, sa fatigue l'endort.

Dans son sommeil, il y a un long défilé d'animaux qui fuient vers le nord. Ils passent des ponts de glace et disparaissent vers d'autres continents. Dans la nuit, Waboos est réveillé par une forte odeur de viande grillée. Des loups ont tué un caribou énorme et font rôtir la viande.

Il se soulève. La neige s'est remise à tomber. Son feu est presque éteint. Encore tout plein de son rêve, il se lève pour recharger le foyer qui fume.

Avant l'aube, Waboos, encore épuisé, se lève.

Il a neigé une partie de la nuit mais c'est fini, et le vent souffle moins fort. Ayant coulé son thé, l'homme mange le reste du lièvre qu'il fait dégeler à la flamme et donne les os à son chien.

La neige a effacé les traces, mais Skouté, après avoir flairé un moment dans plusieurs directions, se décide. Waboos lui fait confiance. Ils vont lentement dans la neige fraîche, qui rend la progression pénible. L'homme et le chien s'essoufflent vite.

Il doit y avoir à peu près une heure qu'ils marchent lorsque Skouté s'arrête en grondant devant une souche. La trace du carcajou est très nette.

Il a dormi là.

Mais sa piste ne va plus vers le nord, elle pique droit sur le couchant. Exactement comme si, durant son repos, il avait réfléchi et décidé de modifier son itinéraire.

Les traces disent également qu'il a couru plus vite. Pourtant, le carcajou n'est pas un rapide. S'il accélère, c'est toujours pour peu de temps. Il peut aller des heures et des heures à son train habituel, qui est un bon petit trot, mais il déteste courir vite.

Waboos examine la neige de plus près. Le jour qui a grandi permet mieux de lire la piste. Il y a une autre trace que celle du carcajou. Il fait quelques pas. Les pattes du carcajou ont à demi effacé l'autre trace. Ici, pourtant, elle devient nette.

— Bisiw ! C'est un mâle. Et il est gros ! Jamais le carcajou n'osera l'attaquer. Même s'il a très faim.

Bisiw, c'est le loup-cervier. Le lynx. Pas le lynx roux qui vit au sud du pays, non, le gros gris à fourrure épaisse, celui qui a de longues touffes de poils au bout de ses oreilles pointues. Du poil foncé qui fait comme des cornes.

Il n'y a pas à s'y tromper, ici, sa trace est très nette. Il est le seul animal de la taïga qui ait des coussins plantaires aussi larges et aussi velus. De vraies raquettes pour se déplacer sur la neige. S'il est là, c'est qu'on a des chances d'y trouver du lièvre. Mais, s'il marche le jour, ce n'est pas normal. C'est peut-être qu'il a faim, lui aussi. Très faim depuis des lunes et des lunes.

— S'ils se battent...

L'homme se laisse aller un instant à cet espoir, mais un instant seulement. Sa fatigue est telle que, dès qu'il reprend sa marche, il comprend qu'il n'a plus guère de chances de rejoindre le carcajou.

— Bisiw l'attire. Ils vont trop vite pour nous.

Le chien aussi est épuisé. Pourtant, l'odeur forte de cet autre fauve semble lui avoir redonné de la vigueur. Il ne s'éloigne toujours pas beaucoup de son maître, mais, plus souvent, il se retourne et montre des signes d'impatience. Il semble dire : « Dépêche-toi. Ils vont se battre. Si nous sommes là, tu as une chance de les tuer tous les deux. »

Mais Waboos ne peut plus se hâter. Sa fatigue lui pèse sur les épaules. Son sac paraît chargé de rochers. Le vent qui les prend à présent par le travers n'est pas plus fort, il semble pourtant capable

de le jeter à terre.

Ce soir, à bout de forces, Waboos s'est arrêté bien avant la tombée de la nuit.

— Mon pauvre Skouté, j'ai été fou. Cette terre verra pourrir ceux de nos os que le carcajou n'aura pas dévorés.

Il dresse un petit matchegin, allume son feu. Boit du thé très clair, car il ne reste presque rien dans sa boîte. Et il se couche l'estomac creux et la tête lourde. Il reste un long moment à chercher le repos. Il se relève pour recharger son feu. Puis, aussitôt recouché, il est assommé d'un coup par sa fatigue et il sombre dans un sommeil de plomb.

Il a dû dormir longtemps car, lorsqu'il est réveillé par des hurlements, son feu est presque éteint. Il bondit. Son chien n'est pas là. Il pose une branche d'épinette sur les braises et empoigne son fusil. Il fonce dans la direction des cris. La lune est voilée mais une clarté de lait ruisselle entre les arbres. Il appelle :

— Skouté ! Skouté !

Il ne lui faut pas longtemps pour arriver sur le lieu du combat. Le voyant, le carcajou lâche le chien et veut filer, mais l'homme est rapide. Il tire deux fois. Sans une plainte, le fauve s'écroule. Ses pattes remuent à peine.

L'Indien se précipite vers son chien, qui demeure couché sur le flanc. Une sorte de gémissement très faible sort de sa gueule avec un flot de sang. Sa gorge est ouverte.

— Skouté... Skouté, mon bon chien !

Waboos sent des larmes qui brouillent sa vue. Il sait que tout est inutile. La neige a bu le sang du chien, qui déjà est secoué par les hoquets de l'agonie.

Et pourtant, avec sa main nue, il tente de fermer la blessure. Mais le sang continue de gicler. Il passe entre ses doigts et gèle très vite. Sa main est glacée. Il lui semble qu'elle entre dans la mort en même temps que son chien.

Sans ouvrir les lèvres, il murmure :

— Skouté, je voudrais m'en aller avec toi dans les vastes taïgas du grand sommeil. Mon bon chien. Tu ne peux pas me laisser.

Il retire sa main gluante à l'intérieur et raide sur le dessus. Il la frotte dans la neige, qui devient rouge. Il lui semble que c'est lui qui arrache le reste de vie de son chien pour l'offrir à l'hiver.

Son cœur se gonfle de haine pour le carcajou mais son regard reste rivé sur le pelage ensanglanté de son ami.

— Skouté... Skouté...

Le chien relève sa grosse tête qui retombe lourdement sur la neige.

C'est fini. Sa vie l'a quitté.

Waboos murmure :

— Je suis maudit !

Prenant son chien, il l'apporte vers le foyer où il remet quelques branches.

— Skouté, j'aurais préféré ne pas tuer le carcajou et que tu restes avec moi.

À côté de son foyer, avec sa hache, l'homme creuse un trou. Il a chaud. Sa fatigue lui tord les reins et lui scie les poignets, mais il ne veut pas laisser son chien sur la neige. Il l'enterre et, suant encore plus, il roule des rochers sur la tombe.

— Skouté, tu étais mon ami. C'est moi qui t'ai poussé vers la mort. Tu étais mon ami depuis des années. Nous avons beaucoup chassé tous deux. Tu m'as aidé à vivre et, parce que je dormais trop, je t'ai laissé te battre seul avec le diable. Je suis maudit, Skouté... Je suis maudit.

Lorsqu'il a terminé, il se fait du thé qu'il boit très chaud, puis il va dépouiller le carcajou.

— Ta viande de diable est puante. Si Bisiw a très faim il viendra s'en repaître. Moi, je ne veux que ta fourrure.

Il passe une lanière à cette peau et, la traînant derrière lui, il s'éloigne de son feu qui meurt en rougeoyant au vent.

Une petite lueur danse sur les roches de la tombe.

Ni la neige, ni le froid, ni sa peine n'ont fait perdre à Waboos le sens de l'orientation. Dès après la mort de son chien et du carcajou, il a piqué droit sur le lieu où se trouvent les autres et il va en pensant à eux, à leur wigwam où il doit faire chaud.

Est-ce que Mooz est toujours malade ? Est-ce que les femmes ont pu trapper et pêcher ?

À présent que le carcajou est mort, la trappe devrait être possible.

Le premier soir, avant de se coucher près de son feu, il a tendu trois pièges et deux collets. Rien dans les pièges mais, grâce aux ramures de bouleau, un gros lièvre était pris qu'il a fait cuire avant de reprendre la route. Cette viande chaude lui a redonné des forces, mais il pense à Skouté, qui n'est plus là pour croquer les os.

Le soir du deuxième jour, il s'arrête avant la nuit près d'un petit lac qu'il connaît bien pour y avoir souvent pêché avec Mooz. Il tend deux lignes. Puis, son feu allumé au pied d'une roche qui lui évite de dresser une claie, il va poser des collets.

Le lendemain matin, il découvre trois lièvres et sort de dessous la glace du lac quatre truites et deux dorés énormes. Il est tellement heureux qu'il revient à son feu en rythmant sa marche avec le nom des poissons qu'il répète presque en chantonnant :

— Oga... Majamégons... Oga... Majamégons...

Il décide de rester ici une journée et une nuit encore. Il imagine la joie des autres lorsqu'ils le verront arriver avec du gibier et du poisson.

Au cours de la journée, il a la chance de tuer deux perdrix blanches et de prendre encore un poisson. Il nettoie et prépare tout ça. Il met dans une poche en peau tous les déchets qui serviront là-bas à amorcer des lignes et des pièges. Il garde même les os des perdrix pour le chien. Et il dit :

— Skouté, tu es mort pour nous. Tu as donné ta vie pour nous sauver. Tu m'as permis de tuer le carcajou, et la trappe peut reprendre. Et la vie peut nous revenir. Skouté, tu iras au paradis des animaux.

Cette nuit-là, il dort beaucoup mieux, ne se réveillant que pour recharger son feu.

Le nordet, qui avait faibli, reprend de la force avant l'aube et tire derrière lui une terrible froidure. Waboos sait qu'il lui reste encore une autre longue journée à marcher. Il ira en pensant à ceux qu'il va retrouver. À la joie qu'il leur apportera avec ses prises. À leur tristesse aussi quand ils apprendront comment le pauvre Skouté est mort.

Cette dernière nuit, il a tendu des collets, mais sans grand espoir. La tempête est telle qu'elle est seule à bondir encore sur l'immensité de la taïga.

Toute vie s'est terrée. Pas un oiseau, pas un lièvre, rien qui ose sortir et affronter le vent. Waboos doit se relever souvent pour recharger son feu et il sent de nouveau la fatigue lui serrer les reins. Le nordet est un grand dévoreur de bois.

Parce qu'il sait qu'il va pouvoir se reposer, le dernier jour, Waboos force l'allure. Il veut absolument arriver au camp avant la nuit.

Pour éviter une vallée profonde dont les pentes sont rudes, il est obligé de faire un détour qui l'amène à la rive ouest du lac.

Avec le nordet, quand il traverse sur la glace, il devrait commencer à sentir l'odeur du feu.

Il a passé le milieu du lac et il ne sent toujours rien. Il s'étonne. La grande joie qui l'habitait se mue en angoisse. Il n'est pas possible que le vent n'apporte pas jusqu'ici l'odeur du feu. Mais qui peut être là sans feu ?

Bien qu'il se sente extrêmement fatigué et que son souffle soit très court, il accélère encore le pas. Il tire toujours derrière lui la peau raidie du carcajou. Son sac est lourd de ses poissons et du gibier.

Arrivé au pied de la montée, il doit s'arrêter quelques instants. Un brasier est à l'intérieur de sa poitrine.

Dans un effort, il monte sur la rive et continue de grimper en biais vers le wigwam que les épinettes dérobent encore à sa vue.

Le nordet n'arrache presque plus rien à la couche de neige trop gelée. Il siffle aigu entre les arbres qui se démènent dans les dernières lueurs du jour.

Waboos monte et arrive bientôt où les arbres ont été coupés. Le wigwam est là, bien clos, mais aucune fumée n'en sort.

Comme l'homme s'approche, un tas de neige s'ouvre à quelques pas de l'entrée et Wibatch en sort. Le chien vient vers lui en frétilant et en gémissant.

— Wibatch... Wibatch... Tu as l'air maigre.

Il se baisse et caresse le dos de l'animal, où il sent pointer les os.

— Tout seul ?... Tout seul ?

Il n'ose rien dire d'autre. Posant son sac et lâchant la lanière nouée à la peau du carcajou, il se précipite vers la portière de cuir. Les lacets sont tellement gelés qu'il renonce à les dénouer. Prenant son couteau-croche, il les coupe. Il doit faire un effort pour décoller la peau tenue par la glace. Tout craque. De la neige gelée glisse à ses pieds.

Il ouvre.

Rien ne bouge. Sortant ses allumettes, il en gratte une et s'avance.

À droite du foyer refroidi, Nika est assise, bien raide, ses yeux gelés sont grands ouverts. En face d'elle, également assise mais dans une position un peu plus affaissée, Papigan semble somnoler, les yeux mi-clos. Au fond, les pieds près de la pierre du feu éteint, Mooz est allongé sous sa fourrure.

Waboos ne dit rien. Se retournant, il fait sortir Wibatch qui était entré derrière lui. Reprenant son sac, il l'ouvre et en tire ses poissons et son reste de gibier. Il donne le tout à Wibatch.

— Quand tu auras mangé, tu iras chasser. Et, si tu veux retourner au village, tu retourneras... Moi,

je suis trop vieux... Trop fatigué.

Sa voix est très calme. Il rentre, il referme la portière de peau avec soin et va s'asseoir face à Mooz, entre les deux femmes.

Après cette marche épuisante, Waboos avait très chaud. Il s'en est réjoui. Dès qu'il s'est assis, il a senti la sueur se glacer sur tout son corps et il a murmuré :

— Ce ne sera pas long.

Puis il n'a plus rien dit. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, écoutant le hurlement du nordet, il s'est mis à regarder sa vie. Il l'a reprise dès les débuts. Dès l'enfance. Avec les vieux. Avec les premières courses en forêt et les grandes trappes.

Peu à peu, ces images qu'il revoyait se sont brouillées. Leur passage dans la nuit s'est fait plus lent et de moins en moins lumineux. Il lui a semblé que le vent soufflait moins fort. Un instant, il a espéré que l'hiver allait s'achever et que le printemps viendrait les réveiller.

Waboos le vieil Indien a sombré dans un lac sans fond avec cette idée du retour de la saison vivante. Il n'a pas souffert. Son corps s'est raidi presque d'un coup. Pétrifié par le grand gel.

Dehors, Wibatch s'est endormi dans la neige. Ayant fini le poisson et le gibier, il s'est mis à chasser. Il aillait parfois fort loin, mais finissait toujours par revenir près du wigwam où étaient ses maîtres. Il était encore là, gardien fidèle, au mois d'avril, lorsque des prospecteurs ont découvert le wigwam. Et ils ont dû déployer beaucoup de patience et de bonté pour que le chien les laisse approcher de cette tente où dormaient les siens.

À deux pas de l'entrée était encore la peau du carcajou. Wibatch ne l'avait pas touchée. Les chiens ne touchent pas le diable. Pas même sa peau quand il est mort. Il faudra sans doute plusieurs étés pour que les larves et la pourriture la fassent entrer dans le sol spongieux de la taïga. Mais même les épinettes refuseront de se nourrir de la peau du carcajou qui est un animal sans âme.

Doon House, janvier 1988
prieuré Sainte-Anne, 17 octobre 1995